

Sur le sens des questions totales et alternatives

In: Langages, 16e année, n°67, 1982. pp. 55-109.

Citer ce document / Cite this document :

De Cornulier Benoît. Sur le sens des questions totales et alternatives. In: Langages, 16e année, n°67, 1982. pp. 55-109.

doi : 10.3406/lgge.1982.1971

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1982_num_16_67_1971

SUR LE SENS DES QUESTIONS TOTALES ET ALTERNATIVES *

I. La conception alternative des questions totales

Quel est le sens d'une « question alternative » — en abrégé, QA — du type *Est-ce un garçon ou est-ce une fille ?*, et en particulier d'une « question alternative polaire » — en abrégé, QAP — du type *Est-ce un garçon ou non ?* Et quel est le sens d'une question totale — en abrégé, QT (« yes-no question » en anglais) — du type *Est-ce un garçon ?* ou *Pleut-il ?*. Le sens des QA est souvent supposé évident ; dans toutes les analyses dont j'ai connaissance, on admet d'emblée que toutes les propositions mises en question dans une QA y sont fondamentalement mises sur le même plan, *Est-ce que P ou est-ce que Q ?* étant supposé littéralement synonyme de *Est-ce que Q ou est-ce que P ?* (cette « évidence » sera discutée au § IV). Quant aux QT, on se concentre souvent de les réduire aux QA ; par exemple, observant que la QT *Est-ce un garçon ?* revient au même que la QA *Est-ce un garçon ou non ?*, on soutient qu'elle n'en est qu'une forme abrégée obtenue par ellipse ou suppression syntaxique (transformation d'effacement) de *ou non* : c'est la « théorie alternative des questions totales ». Ainsi, il n'y aurait que deux sortes de questions : les questions partielles (QP) du type *Qui Parle ?*, qui inviteraient à choisir la ou les valeurs de *x* pour lesquelles *x parle* est vrai, et les questions alternatives (éventuellement abrégées en questions totales), du type *P ou Q ?*, *P, Q ou R ?*, qui inviteraient à choisir celle des propositions présentées qui est vraie. Finalement, toute question, alternative, partielle ou totale, présenterait un ensemble de propositions parmi lesquelles l'interlocuteur devrait choisir celle ou celles qui sont vraies ; et ainsi la sémantique des questions serait unifiée.

La théorie alternative des QT a le charme suspect des réductions syntaxiques : on s'imagine décrire le sens des QT simplement parce qu'on les ramène aux QA, dont on croit le sens transparent. Pourtant cette réduction, qui a d'abord l'air d'une simplifi-

* Les idées développées ici ont été en partie exposées au *Colloque de Syntaxe et Sémantique* organisé en 1979 à l'Université de Rennes II par P. Attal et C. Muller, et, grâce à M. Hanzeli, au *Xth linguistic symposium on Romance languages* (mars 1980, Seattle) ; le texte anglais de ce dernier exposé a paru dans le supplément au n° 3 de *Papers in Romance* (Seattle). Merci pour leurs critiques et remarques sur ces exposés ou sur la version antérieure du présent article (1980) à Dwight Bolinger, Yvonne Bordelois, Andrée Borillo, Sonia Branca, Anne-Marie Diller, Luis Fariñas, Gilles Fauconnier, Antony McKenna, François Récanati, René Rivara, Dan Sperber et Marcel Vuillaume. Je suis loin d'avoir su tenir compte de toutes leurs remarques et objections.

cation, n'en est pas vraiment une sur le plan syntaxique, puisqu'elle assigne une forme sous-jacente complexe à une phrase apparemment simple : elle ramène le simple au complexe. On pourrait craindre qu'il n'en aille de même sur le plan du sens : car à quoi servirait cette réduction si le sens des QA était en fait une combinaison plus complexe que celui des simples QT ?

La théorie alternative des QT connaît un grand succès depuis que des amateurs de réductions syntaxiques ont récemment cru l'inventer, sous diverses formes plus ou moins nettes, plus ou moins savamment formalisées. Citons seulement, pour l'anglais : Schachter (1973), Langacker (1970, 1974), Katz (1972), Kuroda (1979 : 213), qui renvoie à Kuroda (1965) pour la même analyse à propos du japonais, etc. Harris (1978 : 3), qui ne lésine pas sur les « transformations » entre formes interrogatives, déclare d'emblée que celle-ci est « la plus évidente ». Moravcsik (1971) en fait un universel. Pour le français, citons notamment Zuber (1972 : 32) et la thèse d'A. Borillo (1978b). Ceux qui considèrent avec Pope (1976) que seules les « vraies » QT (non « rhétoriques ») sont fondamentalement alternatives sont d'accord sur l'essentiel avec la théorie alternative des QT ¹.

Ce sont peut-être les joies de la formalisation qui font le succès moderne de cette analyse, car l'idée qu'une question *P ?* offre un choix entre *P* et *Non-P*, pareil à celui de la QA *P ou non-P ?*, est tellement triviale qu'elle est sans doute vieille comme le monde ; il faut vraiment la « formaliser » pour qu'elle fasse neuf. Bolinger (1957), le seul à ma connaissance qui en ait contesté l'intérêt et la pertinence (il évoque cependant des doutes de Navarro Tomás, 1944), la fait remonter à 1914 (Coleman). Les Prior (1955) renvoient à Whateley (1866 ; 1^{re} édition 1826). Beauzée (1767) dit dans un passage qu'on citera plus loin qu'une question entière « devrait énoncer les deux parties de l'alternative ». Jean Stéfanini me signale que l'auteur d'une glose du 12^e siècle sur le tome 5 de l'*Organon* (cité dans De Rijk 1962, tome 1, p. 392) considère que la question *Est-ce que la matière est quelque chose ?* est en réalité double : *Est-ce que la matière est quelque chose ou non ?*.

J'étendrai ici l'étiquette de « théorie alternative des QT » à toutes les analyses qui font la même réduction sur le plan sémantique, même si elles n'impliquent pas que, sur le plan syntaxique, la forme de question *P ?* dérive de la forme alternative *P ou non-P ?* par abrègement. Ainsi chez Katz et Postal (1964), ou chez Wunderlich (1976) pour l'allemand ². Cette équivalence sémantique fondamentale n'est pas mise en question par Li et Thompson (1979) qui la postulent d'emblée, et ne mentionnent que des différences selon eux « pragmatiques » entre le sens des QT et celui des QA polaires correspondantes.

Jespersen (1971 : 432) paraît peut-être définir la QT d'une manière originale quand il dit que « le locuteur cherche à savoir s'il est correct ou non de mettre en rela-

1. Pour Diller (1979 : 26), certaines QT « non rhétoriques » sont « alternatives » et d'autres non.

2. Karttunen (1978 : 175-177) donne la même interprétation aux QT et aux QAP qui leur correspondent.

tion tel sujet et tel prédicat » ; d'où le beau nom de question « nexale », comme portant sur le « nœud » d'un sujet et d'un prédicat. Mais quand est-ce qu'il est « correct » de « mettre en relation » (notion si vague qu'elle conviendrait aussi pour un impératif) un « sujet » comme *Jules* et un « prédicat » comme *prend une douche* ? Quand la proposition *Jules prend une douche* est vraie. Et quand est-ce qu'elle est vraie ? Quand Jules prend une douche. Donc Jespersen veut simplement dire que celui qui demande *Est-ce que Jules prend une douche ?* cherche à savoir « si Jules prend une douche ou non ». Il définit la question *P ?* par une interrogative indirecte alternative du type *si P ou non*, en se contentant de la farcir de concepts métalinguistiques impressionnants certes, mais tout à fait redondants. Tesnière (1969) décrit, dans son coin, le même cercle, avec une « connexion » au lieu d'un « nexus ». Il n'y a là aucun progrès par rapport à la Logique de Whately (1866 : 177), selon qui toute QT est « en fait une question (pour savoir) si un certain Prédicat est ou n'est pas applicable à un certain Sujet » : j'aime ce « en fait », qui semble indiquer que plus on bourre de concepts scientifiques redondants une idée simple, plus elle ressemble à la réalité.

L'élément essentiel de la réduction des QT aux QA me semble résider dans l'idée que malgré son apparence simple, une question *P ?* présente d'emblée, fondamentalement, la proposition *P*, qu'elle réalise syntaxiquement, ET la proposition *Non-P*, qu'elle ne réalise PAS, toutes deux sur le même plan et symétriquement. D'où l'idée d'un choix dans une alternative. En ne retenant que ce seul principe général, on peut étendre l'étiquette de « théorie alternative des QT » aux analyses suivantes.

Whately (1866 : 36-42 et 174) dit que tout jugement a un sens du type : *A est B*, ou *A n'est pas B*, et appelle « Copules » les expressions *est* et *n'est pas*, l'une étant « affirmative » et l'autre « négative ». La question *Est-ce que A est B ?* admet alors, outre l'interprétation alternative en *si... ou...* déjà vue, l'interprétation suivante : *Quelle Copule connecte le Sujet A et le Prédicat B ?*. Le sens des QT (*Est-ce que... ?*) est ainsi réduit à celui des QP (*Quelle... ?*), où le mot interrogatif *quelle* (copule) renvoie symétriquement à l'affirmation et à la négation de la proposition questionnée³. Mais le coût — indispensable, cette fois — de cette élimination de la spécificité des QT est l'insertion, dans leur structure sémantique, de concepts métalinguistiques non représentés en tant que tels dans leur forme syntaxique ; car si on prend cette analyse au sérieux, je veux dire à la lettre, il faut supposer que se poser la question *Est-ce que Jean est fatigué ?*, c'est d'abord, et directement, se poser une question métalinguistique sur le « sujet » *Jean*, sur le « prédicat » *fatigué*, sur les « copules » *est* et *n'est pas*, et sur la combinaison de ces êtres de grammaire ; et que si par ce détour on arrive à se poser une question sur Jean et sur la fatigue, ce ne peut être qu'indirectement.

D'autres circuits existent. Le plus à la mode de nos jours, celui qui semble avoir le plus séduisant cachet de scientificité, est incontestablement celui que suggèrent les

3. L'intérêt des analyses réduisant les QT aux QP est évidemment suspendu, entre autres choses, à la manière dont les QP sont ensuite analysées ; car si elles le sont, par exemple, à la manière évoquée précédemment, on a simplement tourné en rond.

Prior (1955 : 49) dans la paraphrase suivante : *Est-ce que X est Y ?* peut se rendre par : *Quelle est la valeur de vérité de « X est Y » ?*. Cette analyse implique qu'on suppose que les locuteurs ont dans la tête une petite théorie logique contenant la notion de « valeur de vérité », avec des postulats et définitions du genre suivant : Il y a au moins (ou : exactement) deux valeurs de vérité, appelées *Vrai* et *Faux*, ou mieux encore, *Positive* et *Négative* ; une proposition *P* (par exemple : *Il pleut*) a la valeur « positive » si et seulement si elle est vraie, c'est-à-dire si *P* (s'il pleut) ; la valeur négative si et seulement si elle est fautive, c'est-à-dire si non-*P* (s'il ne pleut pas). Se demander si Jean est content n'est qu'indirectement se poser une question sur sa personne et son état ; c'est d'abord, malgré l'apparence naïve de la question, se dire que la proposition *Jean est content* peut « avoir la valeur de vérité positive » ou « avoir la valeur de vérité négative », et se demander — là est la question — laquelle des deux. Même réduction aux QP, par le même détour, dans le passage italicisé par moi de cette analyse de Milner (1978 : 289, 291) : l'interlocuteur d'une QT est « requis de déterminer » une « valeur de vérité » par le questionneur, qui « ne sait pas quelle valeur de vérité assigner à une proposition ».

On pourrait avoir l'impression de réduire encore plus le sens des QT en les définissant par des paraphrases de ce genre : demander *Pleut-il ?* est inviter l'interlocuteur à déterminer la valeur de vérité (ou : la copule) de la proposition *Il pleut* car dans « déterminer la valeur... » il n'y a même plus trace d'une question partielle (on a supprimé le mot interrogatif *quelle*). Mais cette réduction serait illusoire, parce qu'elle reposerait sur un manque de précision ; on sait qu'une expression comme *connaître l'assassin* est ambiguë, en ce qu'elle peut signifier *avoir l'assassin parmi ses connaissances* (sans forcément connaître autre chose que son nom) ; il y a donc dans le second cas une espèce de valeur interrogative (apparemment proche des QP) non révélée univoquement par la forme syntaxique ; c'est justement cette valeur qu'il faut supposer, et qu'il faudrait tirer au clair, dans l'expression « déterminer la valeur » (déterminer quelle est la valeur), dans le définissant suggéré ci-dessus.

Une réduction plus considérable des QT — puisqu'elle n'utilise aucune autre espèce de question dans le définissant (cf. ci-dessous) — a été proposée par Hintikka (1962 : 12) : « Il est clair qu'on sait si *P* est vrai si, et seulement si, on sait que *P* est vrai ou on sait que *P* est faux ; dans le système d'Hintikka, cette définition est pratiquement équivalente à la suivante : « On sait si *P* est vrai si et seulement si : 1. si *P* est vrai, on sait que *P* est vrai ; 2. si *P* est faux, on sait que *P* est faux. Ainsi, par définition, quelqu'un sait s'il pleut si et seulement si : 1. s'il pleut, il le sait ; 2. s'il ne pleut pas, il le sait. On constate que le détour par le prédicat métalinguistique « vrai » est économisé dans ce dernier exemple, et on peut aussi l'économiser dans la définition générale si on se permet d'utiliser, comme je le fais, des variables propositionnelles dans le métalangage, ainsi : quelqu'un « sait si *P* » si et seulement si : 1. si *P*, il le sait ; 2. si non-*P*, il le sait. Ce détour n'est pas en soi « meilleur » que l'autre, mais je l'utiliserai préférentiellement, ne serait-ce que pour rappeler en permanence que les notions de « vrai » et de « vérité », qui prêtent tant à spéculation et rêverie, ne représentent en aucun cas le fond de ces problèmes, et sont des commodités métalinguistiques qu'on peut éliminer et remplacer par d'autres. L'équivalence d'Hintikka est le point de départ, admis sans discussion, des analyses formalisées d'Aqvist (1965 et

1972). Cette définition ne concerne directement, dans la formulation ci-dessus, que les QT indirectes compléments du verbe *savoir*, mais on peut à partir de là opérer des généralisations (cf. ci-dessous). Notons seulement, pour l'instant, qu'il s'agit bien d'une variante de la théorie alternative des QT, puisque les deux clauses de cette définition de (*savoir*) *si P* concernent directement, et symétriquement, les propositions *P* (clause 1) et *Non-P* (clause 2).

Félix Cohen (1929), prétendant pouvoir dégager le « contenu logique » des questions de leurs « connotations psychologiques », définit celui de la QP *Quelle est la somme de 3 et 5 ?* par une proposition incomplète, contenant une variable non quantifiée ni spécifiée : $3 + 5 = x$ (plus littéralement : *3 plus 5 égale quoi ?*). Répétant alors la manœuvre de Whately (qu'il ignore), il dit qu'il pourrait bien y avoir une variable représentant *est* et *n'est pas* comme *x* représente, dans cet exemple, les nombres. Et il assimile finalement les QT aux QP en disant qu'une question *Est-ce que P ?* a un sens du type (adaptation mienne) : *La valeur de vérité de « P » est x*. Soulignons d'abord que quelle que soit la majesté de telles formules d'un style logique ou mathématique, elles ne sauraient être prises pour des questions, car, comme le reconnaît Cohen lui-même, on peut très bien écrire ou dire une proposition ainsi incomplète (« fonction propositionnelle ») sans poser ni se poser la moindre question. Aussi bien l'essentiel de l'interprétation des questions est-il discrètement relégué dans un bref commentaire négatif des « connotations psychologiques » snobées par Cohen : « on pose souvent une fonction propositionnelle sans la moindre demande que ses valeurs soient fournies », c'est-à-dire, pour descendre encore plus bas — mais plus précis — dans le psychologisme, sans demander à l'interlocuteur de la compléter en fournissant sa ou ses valeurs. Tout est dans cette expression : *demande de fournir la ou les valeurs* (« demand that its values be supplied »). Or, par opposition à une expression du type *indiquer quelle est la valeur*, qui contient une QP, l'expression *fournir la valeur* me semble être fortement apparentée, pour les deux valeurs de vérité, à la formulation : *fournir la valeur Vrai ou fournir la valeur Faux* ; et ainsi l'analyse de Cohen me semble être à peu près équivalente, seulement d'une manière moins explicite, voire moins honnête, à celle d'Hintikka, qui a l'avantage supplémentaire d'être encombrée d'un moins lourd métalangage (il est vrai que cet avantage n'en est pas un pour le goût de tous nos pédants). La formule des Prior (1955 : 46), suivant lesquels il s'agit de « remplacer une variable par une constante », me semble être du même type que celle de Cohen, en un peu moins précis seulement : car une question n'invite pas seulement à mettre « une constante » (n'importe laquelle), mais *la* constante qui fournit une proposition vraie. Même formulation chez Lyons (1977 : 757), pour qui les QT contiennent « une variable à deux valeurs », et invitent l'interlocuteur à « fournir une valeur pour cette variable ». Même formulation chez Milner (passage déjà cité), quand il dit que l'interlocuteur est « requis » de « déterminer une valeur de vérité ».

Culioli (1974 : 13) affirme « qu'on peut montrer » (chiche, monsieur Culioli !) qu'une QT comme *Est-ce que quelqu'un a ouvert la fenêtre ?* « consiste à parcourir les valeurs possibles du prédicat (positif, négatif), c'est-à-dire *a ouvert/n'a pas ouvert*, sans pouvoir assigner une valeur soit positive, soit négative à l'énoncé ». J'imagine que poser une question qui « parcourt les valeurs possibles d'un prédicat (positif,

« négatif »), c'est à peu près, en termes plus vulgairement psychologiques (que justifie l'expression « sans pouvoir assigner... », qualifiant un état mental), considérer toutes les propositions qu'on obtient en y plaçant la valeur positive ou négative du prédicat ; c'est donc considérer les propositions *x a ouvert la fenêtre* et *x n'a pas ouvert la fenêtre* pour toute valeur de *x* (humain) (à moins que ce ne soit, plus simplement, considérer les propositions *Quelqu'un a ouvert la fenêtre* et *Quelqu'un n'a pas ouvert la fenêtre* en court-circuitant l'analyse du mot *quelqu'un* : peu importe ici). Or, même si considérer une proposition, c'est en envisager⁴ la possibilité, cette variante de la théorie alternative ne rend pas l'idée même de question, puisqu'on peut envisager que *P* et envisager que non-*P* même si on sait que *P* (sans compter qu'on peut — contradictoirement — asserter concurremment *P* et *Non-P*). Peut-être est-ce pour suppléer à ce manque que Culioli ajoute la clause : « sans pouvoir assigner une valeur soit positive, soit négative à l'énoncé » ; or, qu'est-ce que cela, sinon : ne pas pouvoir dire⁵ (ou « savoir ») que l'énoncé a une valeur soit positive, soit négative ; c'est-à-dire qu'il est vrai, ou qu'il est faux ; c'est-à-dire, pour l'énoncé questionné dans *P* ?, que *P*, ou que non-*P*. Cette promenade frégéenne nous reconduit longuement, mais sûrement, à l'idée toute simple qu'en posant la question *Est-ce que quelqu'un a ouvert la fenêtre ?*, on se pose comme « ne pouvant pas dire (ou : « savoir ») que quelqu'un a ouvert la fenêtre, ou que non ». L'analyse de Culioli me semble donc envelopper, sans l'éclairer, l'idée d'Hintikka.

Searle et Vanderveken (1978, VII : 14) formalisent cette définition des QT : « demander à quelqu'un s'il pleut est l'inviter à exécuter une assertion dont le contenu propositionnel est qu'il pleut ou qu'il ne pleut pas ». Otez de cette formule — ce n'est pas difficile — les concepts *inviter à exécuter* et *contenu propositionnel* qui lui donnent une coloration pragmatique et searlienne, et vous vous retrouvez une fois de plus avec l'idée d'*affirmer (asserter) que P* ou *affirmer que non-P*, identique à celle d'Hintikka, si on n'oublie pas de préciser que l'interlocuteur est invité à affirmer non pas n'importe laquelle des deux propositions, mais celle qui est vraie.

Ainsi presque toutes les définitions des QT sont, d'une manière manifeste ou latente, des variantes de la théorie alternative, et impliquent que la question *P* ? concerne aussi directement la proposition *Non-P* que la proposition *P*. Existe-t-il des points de vue différents ? Relisons ce passage où Tesnière (1969 : 191) définit sans complexe les états d'âme du questionneur : « Il arrive souvent que le sujet parlant ignore si la proposition avancée est exacte » ; alors « il est amené à se demander si la proposition est exacte ou si elle ne l'est pas. Cet état de suspension entre les deux termes d'une alternative et le besoin qu'éprouve l'esprit d'en sortir afin d'être fixé et de

4. Rivara (1979 : 99) glose de même cet emploi de *parcourir* par *envisager*.

5. Notons, incidemment, que la clause d'ignorance de Culioli ne compense pas assez l'insuffisance de la première partie du définissant : envisager plusieurs possibilités concurrentielles sans être capable de sélectionner la bonne n'est pas forcément demander laquelle c'est ; ainsi dans ce dialogue : — *Où est Jules ?* — *Ma foi, peut-être qu'il est chez lui, sinon il est sûrement chez Julie*. De même, *Peut-être bien que oui, peut-être bien que non* n'est pas forcément une question.

savoir à quoi s'en tenir constituent l'attitude intellectuelle de l'interrogation » (italiques miennes, naturellement). Dans cette définition des QT figurent, mélangées indistinctement et sans autre raison apparente que stylistique, une question alternative directe (*demander si... ou si...*), une question partielle (*savoir à quoi...*), et une métaphore de *suspension entre les termes d'une alternative* qui, pour être moins claire, n'en est pas moins que les autres une variante de la théorie alternative. Mais il y a, dans le tas, une expression (une seule) qui n'est pas du type alternatif, et c'est la première : *ignore si la proposition avancée est exacte* ; malheureusement, ce n'est pas une grande innovation théorique, puisqu'il y a là une QT indirecte à l'état pur : cercle enfantin, même pas orné — et voilé — d'une terminologie technologique... Mais si ! Voici venir, quelques pages plus loin (p. 203), l'étape scientifique décisive, la mise en « syntaxe structurale » : quand nous nous posons la QT *Alfred chante-t-il une chanson ?*, où figurent les notions *Alfred*, *chanter* et *une chanson*, « ce que nous désirerions *savoir*, c'est si ces trois notions doivent être mises bout à bout, c'est-à-dire s'il y a connexion entre elles ». Inutile de défaire, dans cette « connexion », ce que nous avons déjà défait avec le beau « nexus » de Jespersen ; ce qui est manifeste, c'est que Tesnière plane en vain dans les hauteurs de son métalangage, puisqu'il y définit encore la QT par une QT indirecte (*savoir si...*, italiques miennes), ce qui s'appelle tourner en rond.

Searle (1969 : 66) échappait au cadre de la théorie alternative, puisqu'il disait que, par définition, la QT « compte comme essai d'obtenir » une certaine « information », laquelle information n'était évoquée que par la formule suivante : « le locuteur ne *sait* pas si la proposition est vraie » (italiques miennes, évidemment). On s'aperçoit en mettant ces règles bout à bout que la QT est définie comme essai de « savoir si la proposition est vraie ». Ainsi, sous cette mise en scène originale en forme de « règles » pragmatiques, est encore tracé le même cercle : la définition d'une QT au moyen d'une autre QT, seulement un peu plus compliquée.

L'examen de la plupart de ces définitions, et d'une foule d'autres pareilles, risque de laisser l'impression décevante que dans ce domaine, on accorde souvent plus d'attention et de prix au métalangage, à la formalisation, aux concepts « scientifiques » qu'on déploie, qu'à l'idée généralement simpliste, souvent circulaire, qu'on exprime, au bout du compte, à travers eux ⁶.

6. Un cas limite est celui de Cohen (1929, cf. ci-dessus), qui donne des questions une définition « logique » d'où la notion de question est totalement exclue, et relègue l'idée même de question dans une considération psychologique à ses yeux accessoire. De même Karttunen (1978 : 175-177), prétendant « traduire » les questions en logique intensionnelle, traduit en fait la question *Pleut-il ?* par une expression de la logique de Montague qui dénote un ensemble de propositions ainsi déterminé : s'il pleut, l'expression dénote l'ensemble dont le seul élément est la proposition qu'il pleut ; s'il ne pleut pas, elle dénote l'ensemble vide. Mais il est clair que le syntagme nominal *L'ensemble qui contient, s'il pleut, uniquement la proposition qu'il pleut, et qui, s'il ne pleut pas, est vide*, qui dénote en français la même chose que la traduction par Karttunen de *Il pleut* en logique intensionnelle, n'exprime pas l'idée même de question. Il faut évidemment ajouter que quand un Français dénote cet ensemble au moyen de la question *Pleut-il ?*, il entend signifier par là qu'il ne sait pas s'il pleut, ou veut savoir s'il pleut,

Ces espèces de circonlocutions, dont souvent le principal effet est de donner l'illusion du mouvement à quelqu'un qui marche sur place, ou n'avance qu'à peine, infestent les dissertations sur la modalité de l'assertion ou de l'affirmation. Bien sûr, personne n'oserait définir l'assertion en disant qu'asserter *Le Roi est nu*, ou énoncer cette proposition avec une modalité (ou « force illocutoire ») assertive, c'est « asserter que la proposition *Le Roi est nu* est vraie » : cercle trop grossier, visible à l'œil nu. On raffine. Dites plutôt, par exemple, que c'est « affecter » à la proposition *Le Roi est nu* une « valeur de vérité positive » ; et peut-être ce tour procurera-t-il l'impression de contempler avec des yeux neufs le sens Scientifique et jusqu'alors caché du simple mot « affirmer » ou « asserter ». Malheureusement, cette formule n'est correcte que s'il y est sous-entendu (à défaut d'y être clairement dit) qu'« affecter » une valeur à une proposition, c'est indiquer... assertivement que cette proposition a cette valeur ; car si on l'affectait, par exemple, interrogativement, on demanderait si la proposition a cette valeur, et ce ne serait pas une manière de l'affirmer. Or, qu'est-ce que c'est qu'indiquer (assertivement) que la proposition *Le Roi est nu* a une valeur de vérité positive ? C'est asserter qu'elle est vraie ; et qu'est-ce que c'est qu'asserter cela ? c'est, tout compte fait, asserter que le Roi est nu. On voudrait bien, pourtant, qu'il y ait entre ces deux idées, l'une vulgaire, l'autre savante et inaccessible au profane, une différence pertinente qui justifiât le prestige et la peine des hommes de science ; mais, au moins à l'égard de tels problèmes, personne à ma connaissance n'a jamais cherché à établir cette différence⁷. On sentira résonner le même creux dans cette définition de Gardiner (1951 : 299), qui est d'un modèle répandu : « Tous les énoncés déclaratifs (*statements*) assertent, c'est-à-dire présentent leur prédicat soit comme vrai, soit comme faux au sujet de la chose dénotée par le sujet » : *présentent, prédicat, vrai, faux, dénotée, sujet*, ô comme la pensée vole loin au-dessus du vulgaire ; mais au juste, qu'est-ce que « présenter » le prédicat *boit* comme vrai au sujet de la chose dénotée par le sujet *Hector* quand on « asserte » *Hector boit*, sinon présenter Hector comme buvant ; et le présenter ainsi non pas interrogativement ou impérativement, mais, bien entendu, assertivement. Cette fois c'est dans la notion vague et allusive de « présenter », habilement glissée au milieu de notions plus claires, qu'on laisse au lecteur le soin de loger l'évidence circulaire et inavouable⁸. On confiait volontiers autre-

bref, ... qu'il pose une question ! D'autre part, *savoir s'il pleut* n'est pas seulement *connaître cet ensemble*, mais aussi savoir que la proposition qu'il contient éventuellement est vraie ; et si *connaître cet ensemble* est pris dans le sens de *connaître (savoir) quel est cet ensemble*, on se retrouve encore avec une question à traduire (*quel est*). Karttunen ne se soucie manifestement pas de ces petits problèmes.

7. Les définitions des *valeurs de vérité du vrai et du faux* forgées vers 1890 par le logicien Frege (1971 : 88 et 94), utilisant sans l'analyser ni la modifier la notion traditionnelle de *vrai*, ne sauraient ajouter quelque éclaircissement que ce soit à la notion de *vrai* ni à celle de *vérité* qui l'implique. Pour une critique de l'usage de la notion du vrai et du « signe de jugement » (—) chez Frege avant ses *Recherches logiques*, voir l'introduction d'Imbert dans Frege (1971 : 39-45). Sur la circularité de l'assertion, cf. Cornulier (1980b : 90-91).

8. Benveniste (1966 : 154) caractérise ainsi la « fonction assertive » qu'il assigne à la « forme verbale » elle-même (comme si toute proposition contenant un verbe devait être non enchâssée et

fois cette besogne à la notion de *Copule* ; ainsi Whately (1866 : 38) dit que la « Copula » est ou n'est, toujours insérée, visible ou non, entre le *sujet* et le *prédicat* d'une proposition, « indique l'acte du Jugement » puisque le prédicat est par elle « affirmé ou nié » du sujet ; est ou n'est pas, insiste-t-il, « indiquent simplement que vous affirmez ou niez le Prédicat par rapport au Sujet ». Cette double spirale (affirmer un prédicat d'un Sujet/indiquer qu'on affirme un Prédicat d'un Sujet) ne nous avance en rien, puisque l'« indication » de la copule doit nécessairement être elle-même assertive pour que la proposition soit assertée ; car si la copule se mêle de *demander si* on affirme qu'un Prédicat vaut pour un Sujet, on n'affirme évidemment rien du tout. Dans l'*Analytique des concepts*, Kant (1968 : 91) dit que les jugements sont « assertoriques » quand on « y considère comme réelles (vraies) » « l'affirmation ou la négation » ; mais le fait de « considérer comme vraie ou réelle l'affirmation ou la négation » dans une proposition ou par rapport à son contenu, ou, tout simplement, de « considérer une proposition comme vraie ou fausse », doit évidemment s'entendre ici comme constituant un jugement... assertorique ; car considérer dubitativement ou interrogativement l'affirmation comme vraie dans *Il pleut* n'est certes pas juger assertoriquement qu'il pleut, c'est-à-dire juger qu'il pleut. Ajoutons qu'en disant que la modalité des jugements « ne concerne que la valeur de la copule par rapport à la pensée en général », Kant semble parrainer nos modernes définitions simili-logiques ; il n'y manque vraiment que l'ultime raffinement des « valeurs de vérité ». Toutes ces définitions de la modalité assertive agrandissent le cercle de la même manière que les définitions de la modalité interrogative discutées auparavant ; et cette analogie est voulue chez Whately, comme chez les Prior qui se réclament de lui.

Un point qui me frappe dans certaines variantes de l'analyse alternative des QT est que, voulant présenter la question *P ?* comme présentant non seulement la proposition *P*, mais l'alternative *P/Non-P*, on s'efforce, inconsciemment peut-être, d'instituer entre les propositions *P* et *Non-P* une symétrie artificielle ; comme s'il fallait exorciser ce fait irréductible que la proposition *Non-P* se distingue de *P* par l'adjonction d'un opérateur qui la rend irréductiblement plus complexe. Cette symétrisation me paraît être un but (inavoué, parce qu'inavouable) de la notion de *valeurs de vérité* au nombre de deux (ou plus, peu importe ici), la « positive » et la « négative » ainsi placées sur un pied d'égalité par leurs dénominations symétriques. Or, les valeurs « positive » et « négative », c'est-à-dire en l'occurrence la propriété d'être vrai et celle d'être faux, sont radicalement dissymétriques parce que les prédicats « vrai » et « faux » sont

assertée) : « A la relation grammaticale qui relie les membres de l'énoncé s'ajoute implicitement un « cela est ! » qui relie l'agencement linguistique au système de la réalité ». Cercle manifeste puisque « cela est ! » est encore un énoncé qui, quelle que soit sa forme dans l'implicite benvenistien, doit à son tour être asserté. A la page suivante, Benveniste parvient à décrire « plus précisément » la fonction assertive du verbe : la « forme verbale » est le « siège » d'une « affirmation de conformité entre l'ensemble grammatical et le fait asserté » (italiques miennes) ; mais pour que le fait qu'il pleut soit « asserté » par l'énoncé *Il pleut*, il faut que l'énoncé soit asserté, et l'« affirmation », c'est-à-dire... l'assertion de conformité de la phrase au fait est alors entièrement redondante.

dissymétriques à l'égard, précisément, de la négation ; nous avons tous l'intuition que « faux » doit se définir comme la négation de « vrai », plutôt que « vrai » comme la négation de « faux », et la raison en apparaît quand on cherche à les définir tous les deux, sans se contenter d'avoir réduit l'un à l'autre : on peut définir « vrai » en disant qu'une proposition *P* est « vraie » si et seulement si *P* (*Il pleut* est vrai si et seulement s'il pleut) ; la définition correspondante de « faux » serait qu'une proposition *P* est fausse si et seulement si non-*P* (*Il pleut* est faux si et seulement s'il ne pleut pas) : la définition de « vrai » apparaît alors comme plus simple, exactement en ceci que le définissant de « faux » se distingue de celui de « vrai » par l'adjonction d'une négation (« non » dans « non-*P* »). L'idée d'un choix symétrique entre « deux valeurs de vérité » peut donc maquiller le fait qu'il s'agit de deux propositions dont l'une est construite à partir de l'autre, *P*, au moyen d'une négation supplémentaire. Le même désir de symétrisation me semble expliquer l'emploi des notions de *prédicat positif* et de *prédicat négatif* chez Culioli (voir ci-dessus) ; car les prédicats *a ouvert* et *n'a pas ouvert* ne se présentent pas sur un pied d'égalité : l'un est simple, l'autre est tiré du premier par l'adjonction d'une négation. A. Borillo (1978b : 864 et 1979 : 34) ne me paraît pas motiver syntaxiquement (ni sémantiquement) l'introduction qu'elle fait de *oui* dans la structure profonde *Oui P ou non-P ?* qu'elle attribue aux QA polaires *P ou non-P ?* ; ce *oui*, sémantiquement superflu, me semble uniquement destiné à offrir un pendant symétrique au *non* ; mais la symétrie est sémantiquement factice, puisque l'un est redondant alors que l'autre ne l'est pas. Même symétrie, relativement à l'affirmation, chez Whately quand il écrit, comme on l'a vu, que la Copule est *n'est pas* ou *est*, et qu'elle indique qu'on « affirme ou nie le Prédicat » ; car dans *n'est pas* il y a *est* plus une négation, et dans l'idée d'« affirmer » il y a celle d'assertion (ou... d'affirmation), alors que dans « nier » il y a cela et, en plus, l'idée de négation (une proposition négative pourrait ne pas être assertée, et être par exemple questionnée).

Rien n'interdit d'opérer de telles opérations de symétrisation pourvu qu'on ne se cache pas de le faire : elles sont sans doute utiles dans la construction de certaines analyses ; mais elles risquent d'être nuisibles, surtout si on les fait en douce, lorsqu'il s'agit précisément d'analyser la notion même d'assertion ou d'interrogation totale, puisqu'il s'agit alors de tirer au clair aussi bien la différence que la ressemblance entre les affirmations *P* et *Non-P*, ou entre les questions *P ?* et *Non-P ?*.

Dans les pages qui suivent, je vais d'abord critiquer la réduction des QT aux QA, en m'inspirant de Bolinger selon qui, dans une théorie qui fait des QT une sous-classe des QA, « c'est la queue qui remue le chien ». Ensuite je proposerai une analyse non-alternative des QT, ne serait-ce que pour montrer par l'exemple que la théorie alternative des QT n'est pas un cadre obligatoire *a priori*. Ensuite, je proposerai et défendrai une analyse non-symétrique des QA dans laquelle ce sera le chien qui remue la queue.

II. Arguments pour la théorie alternative des questions totales.

On a essayé de justifier la théorie alternative des QT, et plus précisément l'idée qu'elles sont des QA polaires elliptiques ou tronquées, par les arguments suivants.

ARGUMENT 1 : LA SYNONYMIE.

Beaucoup estiment avec Schachter (1973 : 617) que les QT sont de « parfaites paraphrases », simples « variantes stylistiques », des QAP correspondantes. Cette synonymie fondamentale est admise, mais avec des nuances, dans Quirk et Co (1972 : § 7.68) indépendamment de la réduction syntaxique, et dans Borillo (1978b). On peut contester cet argument de deux manières : d'abord en contestant l'observation même de synonymie, ce que je ferai (§ II) en m'inspirant de Bolinger (1978) ; d'autre part et indépendamment, en proposant une analyse des QA d'une part, et des QT d'autre part, qui explique l'apparence de synonymie en termes d'équivalence indirecte (§ III à VI ci-dessous).

ARGUMENT 2 : LA CORRESPONDANCE SYNTAXIQUE.

On admet qu'une QT, par exemple *Rit-il ?*, n'est syntaxiquement correcte que si la QAP correspondante (*Rit-il ou ne rit-il pas ?*) l'est aussi : la grammaticalité de *P ou non P ?* serait une condition nécessaire de celle de *P ?*, et la théorie alternative expliquerait cette dépendance. Peut-être serait-il plus juste de dire que *P ?* n'est grammatical que s'il existe une QA également grammaticale *P ou X ?*, où *X* est quelconque, ce qui supporte beaucoup moins précisément l'idée que toute QT est une QAP. Cet argument sera implicitement discuté en même temps que le précédent.

ARGUMENT 3 : L'INTONATION.

L'intonation du premier membre d'une QAP, par exemple celle de *Tu viens* dans *Tu viens ou non ?*, serait la même que celle de la QT correspondante *Tu viens ?* ; c'est donc que la QT n'est qu'un commencement de QAP. Avant même que Langacker (1970), entre autres, développe cet argument, Bolinger (1957) l'avait virtuellement réfuté (voir aussi Bolinger, 1978), mais sa thèse, riche et fine, n'était pas faite pour séduire des amateurs de simplification formalisée ; sa réfutation me paraît partiellement transposable en français, et je ne la reprendrai pas. Notons seulement avec Bolinger que l'argument est faible à la base : même si l'observation phonétique était correcte, elle serait aussi aisément explicable par la thèse inverse — celle de Bolinger et la mienne — suivant laquelle une QA est une combinaison de plusieurs QT, donc commence par une QT.

ARGUMENT 4 : SYNONYMIE DES QT CONTRADICTOIRES.

Si *Bondis-je ?* dérive de *Bondis-je ou ne bondis-je pas ?*, et que cette QAP est synonyme de *Ne bondis-je pas ou bondis-je ?* (les QA étant censées présenter une alternative symétrique), on doit dériver *Ne bondis-je pas ?* de la même source pratiquement, à l'ordre près, que *Bondis-je ?*. D'où l'argument de Harris (1978 : 5) : « Le fait que la négation est implicite dans la disjonction explique pourquoi *Resteras-tu ?* et *Ne resteras-tu pas ?* diffèrent seulement en attitude et non en sens substantiel. » Cet argument peut se contester comme l'argument 1 : à supposer l'estimation de synonymie correcte — mais vraiment, la distinction vague entre « attitude » et « sens substantiel » a bon dos ! —, on peut se contenter de montrer que l'apparence de

synonymie s'explique aussi bien comme indirecte, et sans l'hypothèse d'une réduction syntaxique ; ce sera notamment l'objet du § III ci-dessous.

ARGUMENT 5 : UN MOT ANGLAIS.

En anglais, dans *to ask whether P*, (*demander si P*), la conjonction interrogative *whether* est manifestement apparentée par sa forme au mot *either* qu'on trouve dans *Either P, or Q* (*Ou bien P, ou Q*). Katz (1972 : 209), parmi d'autres, en conclut que *whether* est la réalisation superficielle de *Wh + Either*, et que par conséquent dans la profonde structure de *Did Mary go ?* (*Est-ce que Mary est partie ?*) il y a quelque chose du genre : *Wh + Either* (Mary Passé Go) or (Mary (Passé Négation) Go) ; voir aussi Langacker (1974), Borillo (1978b), Luelsdorff et Norrick (1979). Le parallélisme que cet argument suppose entre *whether* et *either* ne résiste pas à l'examen. 1) Si *Whether P* (*si P*) dérive de *whether P or not* (*si P ou non*), pourquoi ne peut-on pas parallèlement abréger l'alternative polaire *Either P or not* (*Ou bien P, ou non*) en **Either P* (**Ou bien P*) ? Si l'interrogative alternative *whether P or Q*, qu'elle soit polaire ou non, dérive de *Wh Either P or Q*, pourquoi est-ce qu'on peut dire *whether P or whether Q* (dans le sens de *si P ou Q*) alors qu'on ne peut pas dire **Either P or either Q* (répétition du mot *whether*, mais non du mot *either* qu'il contient) ⁹ ? On peut, bien entendu, rendre compte aisément de ces différences dans une description transformationnelle ; ainsi Luelsdorff et Norrick (1979 : 36), citant d'après Langacker des exemples de répétition de *whether* dans une seule alternative, en rendent compte par l'invention d'une « règle de recopiage de *whether* (ou *if*) » après *or*. Ça marche, du moins pour les exemples qu'ils donnent. Mais si d'une main on recopie (*whether*) pendant que de l'autre on s'amuse à effacer (*either*, cf. ci-dessous), on peut simuler des faits syntaxiques aussi compliqués qu'on veut, mais on affaiblit proportionnellement la valeur des indices de « surface ».

Il est évident qu'il y a entre *whether* et *either* une parenté étymologique ; mais étymologiquement, l'analyse de Katz est sans doute un contresens : ce qu'il faut rapprocher de *whether* dans *whether P or Q*, ce n'est pas le *either* corrélatif moderne rattaché exclusivement à *P* dans *Either-P, or Q*, mais l'emploi absolu dont il dérive peut-être historiquement (*Either : P or Q*), et qu'on retrouve aujourd'hui dans le pronom *either* signifiant *l'un ou l'autre* (pratiquement, *l'un et l'autre*). Étymologiquement, *whether P or Q* n'est pas une QA, c'est l'enchaînement d'une question partielle *whether* (signifiant *lequel des deux ?*) et d'une QA complète indépendamment de cette QP qui l'annonce : *Lequel des deux ? P ou Q ?* ¹⁰. Cette structure étymologique n'a plus guère de réalité sémantique actuelle, puisque, alors qu'on peut dire en anglais moderne : *Which of the two, is it raining or not ?* (*Lequel des deux, est-ce qu'il pleut*

9. René Rivara (communication personnelle) suggère que *either* serait purement redondant après *or* alors que *whether* ajoute l'idée de question.

10. De la suite *Whether ? P ? or Q ?*, on a pu passer à *Whether P ? or Q ?* par annexion de *whether* à la première question de la QA ; ceci supposait déjà la perte du sens originel intégral de *whether*. Sur la différence entre *whether* et *if* interrogatif, voir Bolinger (1978 : 92-100) et Luelsdorff & Norrick (1979 : 31).

ou non ?), normalement on ne peut pas dire : *Which of the two, is it raining ?* (*Lequel des deux, est-ce qu'il pleut ?*). Il me semble d'ailleurs qu'en anglais comme en français, le caractère douteux de ces enchaînements peut être objecté à la réduction sémantique des QT aux QA.

On pourrait espérer tenir un meilleur argument pour la théorie réductrice avec le mot latin *utrum*, forme neutre pour *lequel des deux*, qui introduit banalement des QA du type *utrum P an Q* notamment, et parfois aussi une QT, directe ou indirecte (Cicéron, Tite Live). Mais d'abord, ce dernier emploi est rare, et on ne prouve pas le général par l'exceptionnel. Et de plus, au nom de quoi étendrait-on la théorie de l'ellipse des QT qui commencent par *utrum* à celles qui commencent autrement ?

ARGUMENT 6 : DÉFINITION DES QT.

Il est difficile de dire ce qu'est le sens d'une QT. Certains pensent y parvenir en disant que c'est le sens de la QAP correspondante. D'où un argument en faveur de la réduction des QT aux QA qui, selon A. Borillo (1978b : 46-47), « constitue le seul moyen » d'expliquer la sémantique des QT. Pour que cet argument soit probant il faudrait, 1) qu'il soit complété par une analyse satisfaisante des QAP, donc des QA en général (cf. § IV à VI ci-dessous) ; 2) qu'il n'existe pas de solution concurrentielle, chose que Borillo présuppose sans l'argumenter ; je proposerai une solution concurrentielle au § III.

ARGUMENT 7 DU CIEL SEREIN.

Dans une QT comme *Le ciel est-il serein ?*, la présence de deux sujets redondants *Le ciel* et *il* est la trace visible de deux propositions contradictoires dont l'une a été presque complètement élidée. Cet argument n'est pas plus négligeable que les précédents, mais je m'abstiendrai de le réfuter par respect pour la mémoire de monsieur l'abbé Sicard, qui l'inventa vers 1800 et prit la peine d'appliquer sa théorie à l'éducation des enfants sourds-muets (*Cours d'instruction pour les sourds-muets de naissance*).

ARGUMENT 8 : PARALLÉLISME AVEC LES QUESTIONS PARTIELLES.

En supposant qu'une question alternative *P ou Q ?* donne à choisir symétriquement entre *P* et *Q*, et qu'une QP comme *Qui pleure ?* donne à choisir parmi des propositions du type *x¹ pleure, x² pleure..., xⁿ pleure*, la réduction des QT aux QA aurait l'avantage de permettre une description unifiée des questions¹¹. Mais on peut aisément unifier les questions au bénéfice de l'une ou l'autre catégorie : ce n'est pas un exploit dont une analyse quelconque puisse se flatter. Par exemple, on peut d'une part analyser les QA comme des enchaînements de QT (§ V ci-dessous), et d'autre part interpréter la question *Qui pleure ?* comme impliquant les QT *Est-ce que x¹ pleure ? Est-ce que x² pleure ?..., Est-ce que xⁿ pleure ?* (cf. ci-dessous), sans préjuger

11. Gross (1975 : 67) cite en ce sens Harris et Kuroda.

d'autre possibilités ; car ce n'est pas argumenter, que supposer que les autres grammairiens sont définitivement privés d'imagination.

III. Questions totales non équivalentes à des questions alternatives polaires.

Bolinger le premier (1957, 1978) a amplement montré que les QT ne sont pas librement paraphrasables par les QAP correspondantes, en donnant des exemples de QT correctes en anglais qui deviennent plus ou moins bizarres quand on y ajoute *or not* (*ou non*). Ce critère de l'équivalence $QT = QAP$ peut être renforcé en ajoutant à une question telle que *Est-ce qu'il pleut ?* non seulement la clause alternative *ou non* (*Est-ce qu'il pleut ou non ?*), mais l'alternative complète (*Est-ce qu'il pleut ou est-ce qu'il ne pleut pas ?*) ; en effet la clause *ou non* pourrait paraître mineure et accessoire, et ainsi sa non-pertinence éventuelle pourrait ne pas frapper. D'autre part on a vu que la théorie alternative suppose (explique, selon Harris) que les questions *P ?* et *Non-P ?* sont fondamentalement équivalentes. Il peut donc être intéressant de vérifier non seulement si la question *P ?* est synonyme de *P ou non-P ?*, mais si elle l'est de *Non-P ?*.

Ainsi il serait parfois incongru d'ajouter *ou non* à la QT *Aimerais-tu boire une tasse de thé ?* (Bolinger). *Pourrais-tu me donner un coup de main, s'il te plaît ?* n'est pas remplaçable par *Pourrais-tu me donner un coup de main ou non, s'il te plaît ?*, la QT pouvant induire une invitation que la QAP semble exclure. Pourtant, même si elles induisent des invitations, ces QT n'en sont pas moins des questions ; par exemple on peut y répondre : *Bien sûr que oui*.

De même l'insertion de *ou non* peut être incongrue dans *Croirais-tu (ou non) que cet imbécile a encore perdu ses lunettes ?* Et cette question, induisant une information, n'est guère paraphrasable par *Ne croirais-tu pas que...* ou *Est-ce que tu ne croirais pas que...*

Contre des contre-exemples de ce genre, qu'on pourrait multiplier à la suite de Bolinger, il est facile de défendre la théorie alternative des QT en disant : ce ne sont pas des contre-exemples, car ce ne sont pas de vraies questions, ce sont des questions pragmatiquement impures ; et c'est leur valeur pragmatique indirecte (par exemple, valeur d'invitation ou d'affirmation) qui empêche de les paraphraser par les questions contradictoires ou les QAP correspondantes, parce que celles-ci n'ont pas forcément la même valeur pragmatique indirecte. Cette défense est correcte, mais elle implique qu'on admette comme une chose banale que des énoncés fondamentalement synonymes peuvent produire des effets de sens pragmatiques différents ; donc elle implique qu'on admette qu'inversement des énoncés non fondamentalement synonymes peuvent parfois produire des effets de sens pragmatiques semblables, et ainsi paraître synonymes. Mais alors, c'est l'argument 1 de la synonymie (p. 65 ci-dessus) qui tombe, sinon la théorie alternative elle-même : car si les partisans de l'identification des QT aux QAP considèrent que les cas de non-synonymie apparente entre QT et QAP (ou QT contradictoire) ne prouvent rien contre eux (parce qu'il pourrait y avoir une explication pragmatique de la non-synonymie), ils devraient convenir que la synonymie appa-

remment fréquente entre QT et QAP (ou QT contradictoire) ne prouve rien en leur faveur, puisqu'elle pourrait aussi bien recevoir une explication en termes de signification indirecte ou pragmatique. Or la prétendue synonymie est la pièce maîtresse de l'argumentation en faveur de la théorie alternative des QT, qu'on le dise ou non ; car on affecte parfois de se fonder sur des faits syntaxiques et « formels » alors qu'on se laisse en fait guider par des impressions sémantiques : personne n'aurait jamais imaginé, ni pris au sérieux, l'idée que la QT *Est-ce qu'il pleut ?* puisse être un abrégement de la QAP *Est-ce qu'il pleut, ou est-ce qu'il ne pleut pas ?*, si on n'avait pas parfois l'impression que ces deux modes d'interrogation reviennent exactement au même ¹².

D'une manière comparable, Zellig Harris (1978 : 5) semble dire : Bof, ces différences apparentes entre QT et QAP correspondantes ne sont pas des différences de *sens* au sens strict (« in substantive meaning »), ce ne sont que des différences d'« attitude ». Cette distinction lui permet comme à d'autres d'affirmer une fois pour toutes comme une évidence que les QT sont toujours synonymes de leurs contradictoires, toute objection fondée sur un cas de non-paraphrase étant d'avance écartée comme révélant seulement une différence d'« attitude ». Mais faute de critères indépendamment justifiés de cette opportune distinction, Harris sape par elle son argument de la synonymie : qui nous assure qu'il n'y a pas entre les questions *Est-ce qu'il pleut ?* et *Est-ce qu'il ne pleut pas ?* (et éventuellement la QAP qui les unit) une différence de sens radicale seulement recouverte, et pour ainsi dire aplanie, par une ressemblance d'« attitude » ? La précaution de Harris, comme la défense précédente, annule en fait l'argument de la synonymie en le privant de sa base observationnelle. On ne peut pas repousser les contre-exemples à une théorie au nom de la complexité des faits de sens tout en continuant à défendre cette théorie dans le cadre d'une théorie sémantique absolument naïve.

Voici d'autres exemples qui, à défaut de réfuter la théorie alternative en démontrant la non-synonymie des QT et des QAP, réfutent l'argument de la synonymie en faveur de cette théorie tel qu'il est généralement manié.

On sait que les QT sont souvent tendancieuses, orientées, « biaisées ». Ainsi poser une question *P ?* alors que l'idée que *P* ne paraissait même pas envisageable peut être une manière de suggérer contrastivement sa plausibilité ; c'est ce que marque l'insertion de *perhaps* (*peut-être*) dans cette question insidieuse : *Was « Aspects » perhaps written in this way ?* (*Est-ce qu'« Aspects » a été, peut-être, écrit de cette manière ?* ; Moulton, dans *Word*). L'insinuation pourrait être affaiblie par l'addition de *or not* (*ou non*). Dans cette déclaration d'un opposant à un ministre : *Nous savons que les journalistes honnêtes sont incommodes. Cela vous gêne ? C'est le prix de la démocratie* (*Le Monde* du 9-11-1979), l'absence de marque grammaticale de modalité peut contribuer à la valeur d'insinuation de la question *Cela vous gêne* ; mais la question *Cela vous gêne-t-il* ne supporterait guère mieux l'addition de *ou non*.

12. Pour compléter l'argument, il faudrait montrer que la synonymie n'est pas explicable en termes de signification indirecte.

Mais généralement l'orientation est inverse. Par exemple si l'idée que P va de soi, l'idée que non-P n'étant même pas envisagée, la question *P ?* peut suggérer le caractère douteux de P, et la plausibilité, voire la certitude de *Non-P* ; ainsi la question *Est-ce qu'il vous arrive de réfléchir ?* ou *Le Pape croit-il en Dieu ?* (*Le Monde* du 31-4-1981) peut insinuer que le destinataire ne réfléchit jamais ou que le Pape est athée. Un procédé de conversation particulièrement commun consiste à poser la question *Non-P ?* quand on vient d'affirmer ou de suggérer que P, comme pour donner à l'interlocuteur une chance d'infirmer ce qu'on vient de dire, et ainsi de le confirmer par son approbation ou simplement son silence (d'où l'aspect de question « fausse » ou « rhétorique ») ; ainsi dans *Il pleut, non ?* ou *Il pleut, n'est-ce pas ?* (comparer : *Dites-moi si je me trompe*) ; la question dite « interro-négative » en vient même souvent à dispenser de faire explicitement l'affirmation qu'elle appelle à confirmer ; ainsi dans ce récit : *Hélas, l'exubérante Sarah fait des gaffes ; ne se lie-t-elle pas avec le troublant M. Asano ?*, l'interro-négative signifie catégoriquement que Sarah s'est liée avec M. Asano¹³ ; l'addition de *ou non* serait incongrue, et la question *Se lie-t-elle avec M. Asano ?* n'aurait pas le même effet. La question exclamative *Est-ce possible ?*, ou sa variante pragmatiquement spécialisée *Est-il possible ?* (avec emploi neutre de *il*), met en question l'évidence suivant laquelle un fait accompli est forcément possible, et exprime par là le même étonnement que l'affirmation exclamative¹⁴ *Non mais c'est pas possible !* ou *Ça alors c'est pas vrai !* niant un fait reconnu ; les questions *Est-ce possible ou non ?* et *Est-ce que ce n'est pas possible ?* n'auraient pas le

13. Exemple tiré de *Télérama* n° 1618 (pp. 52-53) par Marcel Vuillaume.

14. Dans certaines discussions récentes, on paraît présupposer comme une chose allant de soi que le caractère « exclamatif » d'une énonciation est nécessairement incompatible avec le caractère « interrogatif » (ou « assertif »), comme si toutes ces propriétés se situaient sur le même plan. Mais le fait qu'une énonciation soit « exclamée », dite de manière exclamative, ne concerne pas toujours directement son sens fondamental, donc ne concerne pas forcément sa modalité, alors que le fait qu'elle soit interrogative ou assertive, c'est-à-dire qu'on pose une question ou qu'on fait une affirmation, est un élément nécessaire et décisif de son sens. Lorsqu'on a dit qu'une énonciation de la proposition *C'est donc possible* est exclamative, on n'a pas achevé sa description sémantique ; reste à préciser si elle est, par exemple, assertive ou interrogative. Le fait que la question *Est-ce Dieu possible !* soit marquée comme exclamative par l'intervention de *Dieu* n'empêche pas que ce soit une question (fût-elle « rhétorique »). On peut marquer sa surprise par la question *Qu'est-ce que tu me racontes là ?* ou *Quoi !!!*, ça ne l'empêche pas d'être une question. Lorsque le fait qu'une énonciation soit exclamée vise à marquer, par exemple, la surprise, le caractère exclamatif contribue donc au sens, mais cette contribution se fait à partir d'un sens déjà défini, d'une énonciation déjà modalisée. Rivara (1979) analyse certaines « exclamatives » constituées par l'énonciation d'une proposition sémantiquement incomplète, et où l'incomplétude sémantique, exprimant l'impossibilité de pouvoir préciser, par exemple, un degré, en vient à exprimer un degré élevé (indicible) ; ainsi l'indétermination de *que* dans *Que c'est lourd !* sert à exprimer une extrême lourdeur par le même biais que l'affirmation *Je ne saurais dire combien c'est lourd* ; même dans ces cas, si on admet ce type d'analyse, le caractère « exclamatif » est distinct, sinon indépendant, du mode fondamental de signification de l'énoncé ; (noter que dans de tels cas, un mot spécialisé, comme ici *que*, dans l'expression de l'indicible, joue par sa spécialisation même le rôle d'indicateur d'une valeur sémantique dérivée).

même effet. La valeur argumentative des questions totales semble révéler la même orientation ¹⁵. Cette orientation préférentielle se manifeste grammaticalement par le fait que certaines expressions impliquant la présence de la négation ou d'une idée négative passent très bien dans une question sans négation ; ainsi l'expression *être du propre*, qui ne s'emploie que par antiphrase dans *C'est du propre !*, est naturelle dans une question comme *Est-ce que c'est du propre d'aller se rouler là-dedans ?*, qui suggère que ça n'est pas du propre ; de même en anglais l'usage auxiliaire du verbe *need*, particulièrement commun avec la négation (*He needn't do so, Ce n'est pas la peine qu'il le fasse*), passe bien dans la question à orientation négative *Need he do so ? (Est-ce la peine qu'il le fasse ?)* ; même remarque pour *être la peine* dans la traduction de ces exemples.

Andrée Borillo (1978b : 375) pour le français, et Li et Thompson (1979) pour le chinois mandarin, estiment qu'une QAP présente toujours le choix *P* ou *non-P* ? de manière neutre, sans orienter ni vers *P* ni vers *Non-P*, alors qu'une QT du type *P* ? ou *Non-P* ?, censément dérivée d'une telle alternative, pourrait seule présenter ce même choix d'une manière biaisée. Pour le français au moins, cette analyse me semble douteuse ; par exemple je peux dire ici : *Y a des QT négatives à orientation positive, c'est vrai ou c'est pas vrai ?* pour obliger le destinataire à convenir que c'est vrai. Quand Verlaine demande : *Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ? (Poèmes saturniens)*, sa question vaut l'argument : *Elle est en marbre*. La question impérative *Mais enfin tu vas te taire, oui non non ?* veut une réponse positive : l'obéissance. On trouve dans Bolinger (1957 : 117) l'exemple *Need it or not ? (Est-ce la peine ou non ?)*, où l'emploi auxiliaire de *need* prouve une orientation négative au sein même d'une QAP, en anglais. Même remarque pour les locuteurs qui acceptent l'exemple de Diller (1979 : 18) *Est-ce qu'il n'est pas venu ou si ?*, si l'expression *si* y correspond, comme il semble, à une réponse en désaccord avec l'idée du questionneur. Dans de tels cas, le but de la QAP n'est pas, tant s'en faut, d'être neutre : il est de forcer le destinataire à répondre, et cela tout en l'enfermant dans une alternative tranchée. Ceci nous ramène à l'analyse de Bolinger (1978 : 90) pour la gradation suivante :

Did you buy it ? (L'as-tu acheté ?)

Did you buy it or not ? (L'as-tu acheté ou non ?)

Did you buy it or didn't you ?

Did you buy it or didn't you buy it ? (L'as-tu acheté ou ne l'as-tu pas acheté)

Did you or did you not buy it ? (L'as-tu ou ne l'as-tu pas acheté ?)

Bolinger ne voit pas là une gradation dans l'impartialité, mais dans l'insistance du questionnement ; elle naît selon lui « de la prescription rigide d'une réponse en oui ou non ; en ajoutant une proposition négative explicite, le parleur montre clairement qu'aucune réponse diplomatique (« no hedging ») n'est possible. La QAP me semble aussi éliminer la possibilité de répondre, dans l'un des deux cas, par le silence ; en ajoutant *ou non* à la question *Est-ce que la fumée vous dérange ?*, je perds une chance d'avoir l'air autorisé à fumer si on ne me répond pas. (Cf. ci-dessous).

15. Cf. Ducrot & Anscombre (1981).

Il y a une orientation radicale dans les questions conditionnelles du type : *Voulez-vous obtenir une frappe douce, en ce cas appuyez sur la manette B*, ou : *Est-il bon ? On l'exploite. Est-il méchant ? On le punit*. Une paraphrase en QAP est rigoureusement inadéquate, et le remplacement d'une QT conditionnelle par la QT contradictoire inverse le sens de la condition : *Est-ce qu'il n'est pas méchant ? On le punit* (on le punit de n'être pas méchant). On peut protéger la théorie alternative des QT contre ces contre-exemples de deux manières : 1) en niant, comme Jespersen (1971 : 435), que les questions conditionnelles soient des questions ; reste alors à expliquer pourquoi elles en ont l'air, dans beaucoup de langues, et à bien des égards (noter la possibilité, parfois, du point d'interrogation) ; 2) en disant que l'impossibilité de paraphraser en ce cas *P ?* par *P ou non-P ?* et par *Non-P ?* est une affaire purement « pragmatique » ne concernant pas la substance du sens ; il s'agit bien alors d'une pragmatique-poubelle ! On aimerait savoir comment cette bonne à tout faire explique comment la question conditionnelle *Est-ce qu'il pleut ?* signifie exactement la même chose que *Est-ce qu'il ne pleut pas ?* au niveau fondamental et exactement le contraire au niveau dérivé.

Suivant Bolinger (1978 : 88), dans une question du type *Est-ce que tu es réveillé ?*, l'addition de *ou non* est peu plausible ; certaines personnes m'assurent que cette addition est parfaitement naturelle, mais je pense que l'incongruité repérée par Bolinger paraît mieux dans une QAP plus explicite : *Est-ce que tu es réveillé, ou est-ce que tu ne l'es pas ?*¹⁶. Il s'agit de QT du type *P ?* où répondre est possible seulement si *P*. Il me semble qu'on retrouve l'incongruité dans la QT contradictoire, si elle n'est pas employée d'une manière tendancieuse : *Est-ce que tu n'es pas réveillé ?*. Il est vrai qu'on peut soupçonner un dormeur de pouvoir vaguement répondre, dans un demi-sommeil, ou qu'on peut prendre le risque de le réveiller en lui demandant avec sollicitude s'il dort bien. Mais diriez-vous à un parent que vous cherchez sous les décombres d'une maison effondrée : *Est-ce que tu es vivant, ou est-ce que tu ne l'es pas ?*, ou : *Dis-moi si tu es vivant ou si tu ne l'es pas* ; ces questions, qui me semblent friser l'absurdité, sont sous-jacentes aux questions raisonnables *Est-ce que tu es vivant ?*, *Dis-moi si tu es vivant*, suivant la théorie alternative des QT. Suivant cette théorie, il faudrait croire qu'entre les questions *Est-ce que tu es vivant ?* et *Est-ce que tu es mort ?* il n'y a aucune différence de sens « substantiel », rien qu'une différence d'« attitude ». Quand on entend du bruit et qu'on dit *Y a quelqu'un ?*, la même théorie prétend qu'on signifie exactement la même chose qu'en demandant *Y a personne ?*, avec une petite nuance stylistique. Elle donne le même sens fondamental à la question épistolaire *Dis-moi si tu reçois ce mot* et aux questions *Dis-moi si tu reçois ce mot ou si tu ne le reçois pas*, ou *Dis-moi si tu ne reçois pas ce mot*. On laisse alors le soin à l'analyse pragmatique d'égaliser l'absurdité au bon sens. Pourtant ces différences de sens n'ont rien à voir avec une éventuelle orientation rhétorique des

16. Pour une information plus complète, et parfois des opinions différentes, sur les problèmes délicats à peine effleurés ici, voir notamment Borillo (1978b) et Diller (1979) sur le français, et Pope (1976) sur l'anglais. Camr El Alumiluve, qui trouve la question *T'es réveillé ou non ?* parfaitement naturelle, me dit la trouver bizarre rapportée au style indirect (*Elle m'a demandé si j'étais réveillé ou non*).

questions. Pour preuve, comparons *Serais-tu vivant ?* et *Serais-tu mort ?* ; les deux questions sont également orientées par le conditionnel, dans un cas vers l'idée de *vie* et dans l'autre vers celle de *mort*, et cependant la seconde seule est absurde, comme elle l'est sans conditionnel.

Il me semble qu'on trouve une dissymétrie semblable, seulement plus carrée et nette, entre les demandes d'information suivantes : *Si tu es vivant, je veux que tu me le fasse savoir* (ou : *dis-le moi*), et d'autre part : *Si tu es mort, je veux que tu me le fasse savoir* (ou : *dis-le moi*). Ces deux demandes d'information peuvent sous certaines conditions revenir pratiquement au même ; mais nul ne contesterait qu'elles ont des sens fondamentaux différents ; cette différence est celle entre une demande raisonnable et une demande absurde. Elle inspirera l'analyse sémantique des QT proposée au § IV.

YES-OR-WHAT QUESTIONS : telle est l'étiquette qu'on pourrait proposer pour les QT dans des types d'exemples distribués par Bolinger (1978) dans trois catégories différentes : *Je ne peux pas dormir dans la même chambre que Baduc. — Pourquoi ? il ronfle encore (ou non) ? Qu'est-ce que t'as, t'es fâché (ou non) ? On est quel jour, le 17 (ou non) ?* Ce n'est pas *ou non* qu'il faudrait ajouter pour expliciter l'intention, mais une question « partielle » (étiquette parfaitement inadaptée ici)¹⁷ du type *ou quoi* : *Il ronfle encore, ou quoi ? T'es fâché, ou quoi ? On est le 17, ou quoi* (ou : *ou le combien*) ? Le contexte de ces exemples suggère que le questionneur ne se contenterait pas seulement d'une information négative : il veut savoir pourquoi (sinon) je ne veux pas dormir, quel jour on est (sinon le 17), ce que t'as si t'es pas fâché. Il veut disposer d'une information qui peut être à extraire d'un nombre grand ou indéterminé de possibilités ; sa question teste l'une d'entre elles, et pour peu qu'elles soient plus de deux, une réponse négative éliminant la première hypothèse ne le satisfera pas directement et complètement ; d'où la préférence pour l'addition éventuelle de *ou quoi* (alternative ouverte) plutôt que *ou non* (alternative limitée à deux possibilités connues d'avance)¹⁸.

La théorie qui présente toute question du type *P ?* comme un raccourci de *P ou non-P ?* témoigne donc de ce que les linguistes ont moins d'imagination que les locuteurs ; en demandant *P ?*, ceux-ci peuvent envisager une série éventuellement infinie de possibilités *P, Q, R, S, etc.* Les partisans de la théorie alternative des QT excluent cette diversité, et prétendent que toute QT présente littéralement et uniquement un choix entre deux options prédéterminées parce que certaines QT présentent en effet ou

17. Une caractéristique habituelle des questions « partielles » est qu'elles présentent un mot interrogatif (*qui, où, etc.*) qui n'est, manifestement ou implicitement, qu'une « partie » d'une proposition plus vaste. Cette caractéristique tombe dans les cas où le mot *quoi*, n'évoquant aucune proposition dont il ne serait qu'une partie, ne tient pas seulement la place, par exemple, d'un nom ou d'un adjectif, mais renvoie à toutes les propositions que l'interlocuteur pourrait faire. Je conserve l'étiquette de « partielle », qui le plus souvent est justifiée, par commodité.

18. Cf. Gresillon & Lebrave (1981 : 54).

permettent un tel choix ; leur analyse sémantique des QT part d'une pure et simple extrapolation ¹⁹.

« TO DOUBT WHETHER » (« DOUTER SI »). On a vu que quand une QT est biaisée, c'est généralement en faveur de la proposition contradictoire de celle qu'elle questionne. Cette dissymétrie est implicitement reconnue par les locuteurs dans le vocabulaire de plusieurs langues. Karttunen (1977 : 58-59) signale en anglais le paradigme suivant :

I doubt whether they serve tea (Je doute « si » ils servent le thé = Je doute qu'ils le servent.)

I doubt whether they serve tea or not (Je doute « si » ils servent le thé ou non ; ne signifie pas du tout la même chose que la phrase précédente, mais que : je doute que la proposition « Ils servent le thé ou ils ne le servent pas » soit vraie.)

**I doubt what they serve for breakfast* (Je doute qu'est-ce qu'ils servent au petit déjeuner ; phrase sémantiquement choquante.)

Ainsi le verbe anglais *to doubt* admet pour complétive une QT, mais pas une QA, même polaire, ni une question partielle. Conclusion la plus simple : les QT ne sont pas des QA déguisées, et ne présentent peut-être pas directement un choix à la manière des QA ou des QP ; c'est l'hypothèse qu'on explorera plus loin. Echappatoire : dans *to doubt whether P* (« douter si P »), l'interrogative *whether P* n'est qu'une apparence d'interrogative ; Karttunen opte pour cette explication, qu'il appuie sur deux arguments.

Premier argument de Karttunen : *to doubt whether P* est synonyme de *to doubt that P* (« douter que P ») ; c'est un cas de synonymie exceptionnelle entre *whether* (« si ») et *that* (« que ») ; *whether* n'est donc ici qu'une variante accidentelle de *that* : « just a funny variant », « filling in for *that* » (« juste une variante amusante, qui se glisse à la place de *that*), écrit froidement Karttunen. Cet argument n'est pas pro-

19. Il est donc inexact que, comme on me l'a objecté en défense de la théorie alternative des QT, le *ou non* supposé effacé y soit « récupérable ».

On remarque que dans le dialogue — *T'es fâché ou quoi ? — Non, c'est vrai que je suis fâché, mais ce qu'y a c'est que...*, le mot *Non* ne signifie pas qu'il est faux que je sois fâché quoiqu'il réponde à la question *T'es fâché ?* ; inversement, la réponse *Oui* signifierait non seulement que le répondeur est fâché, mais que c'est ça qu'il a. Comparer ce dialogue : — *I can't find the money. — Is it all spent or she hid it somewhere ?* (— *Je ne trouve pas l'argent. — Est-il déjà dépensé ou elle l'a caché quelque part ?*), que Bolinger (1957 : 118) commente ainsi : « l'inversion du sujet ne s'applique pas sémantiquement au premier membre de l'alternative, mais à la matrice absente qui explique l'inférence : *Is it that... ? (Serait-ce que... ?)* ». On peut économiser l'hypothèse d'une matrice absente en rapprochant cet exemple des précédents : *Pourquoi ? Il est déjà dépensé ou elle l'a caché quelque part ?* ; le questionneur ne demande pas si l'argent est dépensé *ou non*, mais s'il est dépensé *ou quoi* ; la proposition *L'argent est dépensé* n'est contextuellement présentée que comme une hypothèse parmi d'autres, qu'on soumet à vérification. Dans cette fonction, une QT n'est pas synonyme de sa contradictoire ; demander *Qu'est-ce qui ne va pas, y a un contre-exemple à ta théorie ?* n'est pas demander la même chose que *Qu'est-ce qui ne va pas, y a pas de contre-exemple à ta théorie ?*.

bant ; d'abord, la synonymie étant une relation symétrique, pourquoi ne montrerait-elle pas plutôt que c'est *that* qui est en l'occurrence une drôle de variante de *whether* ? Mais ces deux conclusions seraient également prématurées, et impliquent une même sémantique naïve, puisqu'elles ignorent la possibilité qu'on puisse aboutir à des significations finalement équivalentes par des biais sémantiques différents.

Voici le deuxième argument par lequel Karttunen montre que *whether* n'est pas interrogatif dans *doubt whether* :

« Selon l'interprétation modèle-théorique des questions proposée dans Karttunen 1977 et Karttunen et Peters 1976, les interrogatives indirectes dénotent des ensembles de propositions. Par exemple, suivant cette théorie, *whether they serve breakfast* (« s'ils servent le petit déjeuner ») dénote, dans un monde *i*, le singleton contenant soit la proposition selon laquelle ils servent le petit déjeuner, soit la proposition selon laquelle ils ne servent pas le petit déjeuner, suivant que celle-ci ou celle-là est vraie dans *i*. Ce type de valeur sémantique, qui semble marcher pour tous les autres verbes régissant des questions, est inadéquat pour expliquer le sens de la construction *doubt whether*. »

Le fond de cet argument est d'un type connu, même si de savants traités d'argumentation oublient de le recenser : « J'ai publié une théorie d'une certaine classe d'objets ; or tel ou tel de ces objets est récalcitrant à ma théorie ; donc c'est un faux » ; le contre-exemple est en quelque sorte suicidaire. Cet argument n'a plus aucun poids dès lors qu'on s'intéresse non seulement à la nature du contre-exemple, mais au bien-fondé de la théorie elle-même ; or un but du présent article est de montrer que la théorie alternative des QT, dont Karttunen soutient une variante, n'est pas satisfaisante. De plus Karttunen dit que son analyse « semble marcher pour tous les autres verbes » que *to doubt*, mais, si je ne me trompe, la prudence du verbe *sembler*, italisé par moi dans cette affirmation, est justifiée par le fait qu'il n'a pas dressé un inventaire complet des contextes admettant une interrogative indirecte en montrant pour chacun d'eux l'adéquation de son analyse ; cette désinvolture ruine l'argument, car on ne peut pas éliminer un fait en l'accusant d'être une unique exception si on n'a pas vérifié cas par cas qu'il en était une. Karttunen reconnaît honnêtement que ce qu'il présente comme une synonymie accidentelle en anglais se retrouve dans d'autres langues, comme le finnois, et se demande pourquoi ²⁰ ; en anglais même, au moins britannique, l'« accident » est aussi arrivé à *if* interrogatif dans *to doubt if*, synonyme de *to doubt whether* à ce que me dit A. McKenna. Pour rendre plus vraisemblable l'idée que *whether* est un synonyme accidentel de *that*, Karttunen dit qu'on observe une semblable synonymie accidentelle en anglais entre *how* interrogatif (= « comment ») et *how* = *that* (« que »), par exemple dans : *They told me how they serve tea every morning* (« Ils m'ont dit « comment » (que) ils servent le thé tous les matins ») ; ce

20. Au 17^e siècle, chez Corneille, *douter si* signifie à peu près la même chose que *to doubt whether* dans *Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même ?* (cité par Littré) ; noter qu'alors qu'il ne peut y avoir que l'indicatif après ce *si*, il y aurait un subjonctif avec *que*. Sur d'autres cas de paraphrase (plus ou moins acceptable, peut-être) de *si* interrogatif par *que*, voir Borillo (1978b : 64s.) et Gross (1975 : 67).

sous-argument ne fait que reculer le problème, puisqu'il faudrait à nouveau montrer que cette synonymie-là est encore accidentelle, ce dont Karttunen ne se soucie pas ; on peut imaginer une analyse différente : raconter comment on est sorti de prison, ou comment il se fait qu'on en est sorti, ce peut être indirectement raconter qu'on en est sorti, étant évident que si une chose s'est faite d'une certaine manière, alors elle s'est faite ²¹. Du reste il ne s'agit pas d'une singularité de l'anglais : il est connu qu'en allemand, sous un verbe de perception, *wie* (« comment ») est souvent synonyme de *dass* (« que »), me signale Marcel Vuillaume ; et il me semble qu'on peut imaginer à peu près la même chose pour la traduction de l'exemple anglais ci-dessus en français. Ainsi le contre-exemple à la théorie alternative éliminé par Karttunen me paraît être un contre-exemple authentique.

Pour compléter ce contre-exemple, on notera que les expressions *to doubt whether P* (« douter si P ») et *to doubt whether not-P* (« douter si non-P »), comme on le sent dans la traduction littérale en français, ont des sens opposés dans leur emploi ordi-

21. Il me semble que *Elle m'a raconté comment, pendant toute cette période, son mari avait survécu*, mais non *Elle m'a raconté comment, pendant toute cette période, avait survécu son mari*, est, en un sens, paraphrasable avec *que* au lieu de *comment* ; si la postposition du sujet non-clitique n'est possible après *comment* que si ce complément n'est pas complément de proposition (= *comment il se fait que*), ceci peut montrer que l'effet de sens qui rapproche ici *comment* de *que* n'opère que si *comment* est complément de proposition. Peut-être y a-t-il un rapport entre cet effet de sens et l'emploi familier de *comme quoi* dans *Elle m'a raconté comme quoi son mari avait survécu* (?avait survécu son mari).

Compte tenu de ce que la conjonction *que*, dépourvue de toute valeur casuelle, est sémantiquement neutre par rapport à *comment*, on pourrait penser renforcer l'analyse de Karttunen en comparant son alternance *comment / que* avec l'alternance *comment / ∅* observée par Gross dans *Marie sait comment faire les tartes / sait faire les tartes*. Gross (1975 : 141-142) explique cette paraphrase par une règle transformationnelle (syntaxique) d'effacement de *comment*, et donne comme « argument contraignant » en faveur de cette solution, qu'il avait seulement suggérée en 1968, le fait que *se conduire* et *se comporter* exigent habituellement un complément de manière (**Marie se conduit*), mais s'en passent dans la construction *Marie sait se conduire*. Là encore, une analyse sémantique me semble préférable. Outre que la règle d'effacement de *comment* ne marche pas toujours (*Marie sait comment faire / ? Marie sait faire*), elle ne rend pas compte d'une différence de sens entre les deux tours : un ancien champion de natation devenu cul-de-jatte qui « ne sait plus nager » peut encore « savoir comment nager » ; si Marie sait qu'elle a intérêt à se conduire d'une manière indécente en quelque occasion, et qu'elle le fait à merveille, on pourra dire qu'elle a « su comment se conduire », mais non qu'elle a « su se conduire ». Ceci suggère que dans *savoir se conduire*, le verbe *se conduire* prend à peu près le sens marqué de *bien se conduire* ; comparer *tendue* signifiant *bonne tenue* dans *Un peu de tenue !* et, en anglais, *to behave oneself* (*se conduire*) prenant le sens de *bien se conduire* dans *Behave yourself ! (Tiens-toi !)*. Un autre rapprochement peut suggérer une autre analyse de l'alternance *comment / ∅* : dans *Il ne saurait en être question* (cf. l'usage belge de *savoir*), le verbe *savoir* semble prendre contextuellement un sens voisin de *pouvoir* ; on peut voir la même « synonymie » approximative, en sens inverse, dans *savoir faire des tartes*, où *savoir* semble désigner un *pouvoir* théoriquement conditionné (cf. le cul-de-jatte). Ceci va dans le sens de l'analyse de Gross (1968 : 77), qui voyait dans *savoir être gentil* « un second verbe *savoir* du type de *oser* ». Cette alternance ne peut donc pas être citée en renfort de celle de Karttunen.

naire, et non simplement dans quelques emplois supposés rhétoriques : *to doubt whether God exists*, *douter si Dieu existe*, c'est jeter le doute sur l'idée qu'il existe, et non sur l'idée qu'il n'existe pas. Or l'« accident » que Karttunen signale à propos du verbe *to doubt* se retrouve identique, dans des sens très voisins, avec le verbe *to question* (« questionner, mettre en question ») : *to question whether God exists*, « mettre en question si Dieu existe », c'est, comme par une question sceptique qu'on pose ou qu'on se pose, mettre en question l'idée qu'il existe, et non l'idée qu'il n'existe pas ; et *to question whether God exists or not*, expression différente de la précédente seulement par l'addition de *or not* (« ou non »), ne peut pas signifier la même chose, et signifie seulement qu'on met en question l'évidence suivant laquelle ou bien Dieu existe, ou bien il n'existe pas (question totale, et non alternative). L'alibi d'une analyse pragmatique est, dans ce cas, interdit d'emblée aux défenseurs de la théorie alternative des questions totales. Leur argument de la « synonymie » des QT et des QAP correspondantes repose sur un manque d'observation.

IV. L'équivalence entre *P ?* et *non-P ?* et le sens des questions totales.

Ainsi, certaines QT, et non toutes, ont l'air d'être synonymes des QAP correspondantes. Les partisans de la théorie alternative peuvent-ils prétendre que, du moins, leur théorie explique le sens de ces QT qui pour eux sont les vraies QT ? A mon avis, même pas. Car prétendre qu'une phrase X dérive syntaxiquement d'une phrase Y en se fondant précisément sur le fait qu'elles sont synonymes, ce n'est pas expliquer leur synonymie, mais uniquement en tirer la conséquence dans l'analyse grammaticale, c'est-à-dire en tenir compte. Une parenthèse, à ce propos, sur l'abus analogue du verbe « prédire » (« *to predict* ») dans la linguistique actuelle : on vante couramment le fait qu'une analyse « prédit » un fait alors qu'elle a manifestement été fabriquée pour en rendre compte ; ce mot n'est qu'un trompe-l'œil argumentatif, ressortissant au seul art de la persuasion, puisque l'ordre des faits est indépendant de l'ordre de leur découverte ; on rirait d'un historien qui « prophétiserait » aujourd'hui que la France de 1780 allait connaître une révolution avant qu'il se fût écoulé dix ans.

L'objet de cet article est de proposer une analyse explicative de la synonymie possible (et non nécessaire) entre la plupart des QT et les QAP qui leur correspondent. Cette analyse comportera deux étapes : 1) analyse des QT (présent paragraphe), expliquant la possibilité de synonymie entre *P ?* et *Non-P ?* ; 2) analyse des QA, expliquant la possibilité de synonymie approximative entre *P ?* et *P ou non-P ?*.

Dans le passage suivant, Beauzée (1767, 3.VIII.1, pp. 419-420) me semble situer la synonymie de *P ?* et *Non-P ?* dans le cadre de la théorie alternative tout en esquissant la manière de s'en dispenser :

« Dans le cas de l'interrogation & du doute, il y a incertitude entre les deux états opposés, l'état positif & l'état négatif ; en sorte que la question entière devrait énoncer les deux parties de l'alternative : *dic mihi an audis, dic mihi an non audis* » (*Dis-moi si t'entends, dis-moi si t'entends pas*). « Mais la solution de l'une des deux parties donne nécessairement celle de l'autre, & conséquemment on peut dans l'interrogation présenter indifféremment l'une ou l'autre, la positive ou la négative. »

Analyse ambiguë, car elle présente chacune des questions partielles *P ?* et *Non-P ?* comme partie incomplète de la paire *P ? Non-P ?* (théorie alternative), mais elle présente aussi la paire alternative comme redondante, plutôt que chaque QT comme elliptique, puisqu'elle indique que chaque QT a une « solution » d'où découle celle de l'autre, ce qui est une voie à explorer. C'est ce que je vais faire maintenant en esquisant une analyse non alternative des QT, non pas persuadé que c'est la meilleure, mais pour montrer du moins qu'un tel type d'analyse est possible.

CONDITIONS DE SYNONYMIE DES QT.

Soit les deux QT *Est-ce que tu travailles ?* et *Est-ce que tu viens jouer au foot ?* Il est évident qu'elles n'ont pas le même sens. Mais s'il est entendu que le questionné doit ou bien travailler, ou bien jouer au foot, mais pas les deux, alors les deux questions peuvent revenir exactement au même. Quand on présuppose que, de deux propositions *P* et *Q*, l'une est vraie et une seule, les demandes d'information *P ?* et *Q ?* reviennent au même, parce que la réponse *P* (ou *Non-P*) implique que non-*Q* (ou que *Q*), et qu'inversement la réponse *Q* (ou *Non-Q*) implique que non-*P* (ou que *P*). Or il est banal que deux propositions quelconques *P* et *Non-P* soient dans cette situation, puisqu'il est banal d'admettre que, de deux propositions contradictoires, l'une au moins est vraie, et surtout qu'elles ne sont pas toutes deux vraies à la fois. Les questions *P ?* et *Non-P ?* sont donc équivalentes en tant qu'elles visent à des réponses qui reviennent, d'ordinaire, au même. Dans les mêmes conditions, savoir si *P* revient à savoir si non-*P*, et réciproquement ; et ainsi on comprend que si une question *P ?* vise par définition à obliger à faire savoir si *P*, ou du moins à exprimer le fait qu'on ne sait pas si *P*, elle revient au même que la question *Non-P ?*.

On peut donner un peu plus de consistance à cette analyse en définissant la notion de *savoir si P* d'une manière assez précise pour garantir que l'idée *P* et l'idée *Non-P* y soient concernées d'une manière radicalement différente²² ; sans quoi il se pourrait que l'analyse alternative ait seulement été repoussée un peu plus profond et maquillée.

DÉFINITIONS DE « SAVOIR SI P ».

Jespersen (1928) observe qu'il est souvent difficile de distinguer les valeurs conditionnelle et interrogative de la conjonction *if (si)* ; ainsi, en français, dans *J'espère que tu me diras si tu peux venir*, employé familièrement, on peut parfois se demander si la proposition *si tu peux venir* est une interrogative ou une conditionnelle, le verbe *diras* n'ayant apparemment pas de complément direct régulier dans ce second cas (= *si tu peux venir, tu me diras*). Bolinger (1978 : 102), s'inspirant de Jespersen, voit dans cette espèce de confusion ou surimpression sémantique une explication de la manière dont la conjonction conditionnelle est devenue dans plusieurs langues une conjonction

22. Cette analyse de *savoir si* fournira la base d'une analyse des QT dans la mesure où celles-ci sont interprétables à l'aide de cette notion, ou dans la mesure où elle est du moins transposable. Je ne serais pas, à cet égard, aussi optimiste que Luelsdorff & Norrick (1979 : 37 s.), qui estiment que la notion de *savoir* est un ingrédient sémantique de toutes les questions.

interrogative, les interrogatives du type *si P* étant fondamentalement des espèces de conditionnelles. Il semble y avoir en effet une parenté sémantique ou logique entre *Si tu peux venir, tu me le diras* (*si* conditionnel) et *Tu me diras si tu peux venir* (*si* interrogatif, dans l'usage soigné) ; mais on sent une différence importante entre ces deux propositions : la première n'oblige pas à dire qu'on ne peut pas venir, si on ne le veut pas ; la seconde semble y obliger. De même, *Paul sait s'il pleut* implique : *S'il pleut, Paul le sait* ; mais s'il ne pleut pas, et que Paul ne sait pas qu'il ne pleut pas, il ne sait pas s'il pleut. Ceci suggère une définition de *savoir si* que j'appellerai « symétrique », parce qu'elle reste conforme à la théorie alternative des QT, mais qui servira ici en première approche :

DÉFINITION SYMÉTRIQUE DE « SAVOIR SI » : « Paul sait si P » signifie que :

- 1) si P, Paul sait que P ;
- 2) si non-P, Paul sait que non-P.

Karttunen (1978 : 168) attribue une telle définition à Hintikka, et on en trouve une pratiquement équivalente dans Hintikka (1962 : 12) ²³. Ceci est une authentique définition de la QT *si P* dans *savoir si P*, puisque le *si* interrogatif est éliminé au bénéfice de la conjonction conditionnelle et de la conjonction *que* (dans *savoir que*) qui peut être considérée ici comme sémantiquement neutre ²⁴. En substituant le contenu de cette définition à la notion de *savoir si* dans une analyse de *P ?* du type *Oblige à faire savoir si P* ou *Exprime qu'on ne sait pas si P*, on obtient une définition alternative de *P ?* d'où la notion de question a été réellement éliminée.

Je propose une définition de *savoir si* qui utilise la même clause 1 pour réduire la notion de question à celle de condition, mais où la clause 2, symétrique de la clause 1 dans la définition précédente, est remplacée par une clause mentionnant non plus *Non-P*, mais seulement *P*, en sorte qu'on obtienne une définition « dissymétrique » à l'égard de *P* et *Non-P* :

DÉFINITION DISSYMÉTRIQUE DE « SAVOIR SI » : « Paul sait si P » signifie que :

- 1) si P, Paul sait que P ;
- 2) Paul sait que 1.

Cette définition n'énonce pas directement l'idée que pour que Paul sache si P, il faut, si non-P, qu'il sache que non-P ; il faut donc montrer qu'elle l'implique indirectement. Autrement dit, il faut montrer qu'à partir des hypothèses jointes *Si P, Paul sait que P* et *Paul sait que si P, il sait que P*, on peut tirer la conclusion : *Si non-P, Paul sait que non-P*. Supposons donc, par exemple, que Paul est dehors en sorte que s'il pleut, il le sait forcément ; supposons de plus (clause 2) que sachant lui-même qu'il

23. Hintikka (1962 : 12) dit (je traduis) : « Il est clair qu'on sait si P est vrai si, et seulement si, on sait que P est vrai ou on sait que P est faux » ; ceci est équivalent à ma formulation de la définition symétrique, moyennant l'idée que P est, exclusivement, vrai ou faux, et qu'on ne peut « savoir que P » que si P est vrai.

24. La neutralité de *que* est manifestée, par exemple, par la possibilité de paraphrases du type : *Paul sait qu'il pleut/Paul sait cela : il pleut*, ou *Qu'il pleut, Paul le sait/Il pleut ; Paul le sait*. La conjonction *que* ne fait peut-être rien d'autre que nominaliser une proposition.

est dehors et que la pluie ne peut pas tomber sans le mouiller, il sait que s'il pleut il sait qu'il pleut. Que sait-il si par chance il ne pleut pas ? En ce cas, il ne sait pas qu'il pleut (entendez par là : il n'a pas connaissance qu'il pleuve) ²⁵, et il sait qu'il ne le sait pas (il constate qu'il n'a pas de preuve qu'il pleuve). Or il sait, par hypothèse, que s'il pleuvait il le saurait. Il en conclut donc qu'il ne pleut pas. Par le biais d'une telle déduction, si Paul « sait si P » au sens dissymétrique, alors, si non-P, il le sait indirectement, au moins virtuellement : il « sait si P » aussi au sens symétrique. Ainsi la proposition *Non-P* n'est pas directement concernée dans la notion de *savoir si P*, mais elle l'est indirectement, par contrecoup. En substituant le contenu de la définition dissymétrique à la notion de *savoir si P* dans la question *P ?* interprétée par la formule *Oblige à faire savoir si P* ou *Exprime qu'on ne sait pas si P*, on obtient donc une définition de *P ?* réellement libérée de la théorie alternative. Par exemple, par définition, la question *Pleut-il ?* oblige directement à faire savoir, s'il pleut, qu'il pleut ; mais elle n'oblige pas directement à faire savoir, s'il ne pleut pas, qu'il ne pleut pas : elle n'y oblige qu'indirectement ; elle concerne la proposition *P* directement, et *Non-P* d'une manière seulement indirecte ; inversement la question *Non-P ?* concerne directement la proposition *Non-P*, et la proposition *P* indirectement.

La définition dissymétrique de *savoir si* fournit donc, pour toutes les QT qu'on peut interpréter en termes de *savoir si*, une explication de l'équivalence $P ? = Non-P ?$: ces questions ne sont pas radicalement équivalentes, elles ne le sont qu'indirectement, chacune d'entre elles questionnant indirectement ce que l'autre questionne directement. Cette équivalence indirecte est notamment conditionnée par l'hypothèse que, des deux propositions *P* et *Non-P*, l'une au moins est vraie, donc, *a fortiori*, est douée de sens.

On peut illustrer clairement dans un autre domaine du savoir la différence entre les conceptions alternative et non-alternative des questions. Il y a sur le cadran de certaines voitures un voyant lumineux qui permet au conducteur de savoir s'il manque de l'huile. Un vendeur partisan de la théorie alternative dirait : « Monsieur, vous avez un double avertisseur à ombre et lumière, tel que si l'huile manque, il vous le fait savoir par son aspect lumineux, et si elle ne manque pas, il vous le fait savoir par son aspect ténébreux ; Monsieur désire peut-être que je lui emballe ce renseignement dans une théorie des modèles ? » Un simple mécanicien dirait : « Vous avez un avertisseur lumineux ; si l'huile manque, il vous l'indique toujours en s'allumant ; s'il ne s'allume pas, c'est donc qu'elle ne manque pas, tant qu'il est en état. » Cet avertisseur dissymétrique matérialise la question *Est-ce qu'il manque de l'huile ?* que le conducteur

25. *Savoir que* comporte généralement une présupposition qui crée une gêne permanente dans ce type d'analyse et peut provoquer des malentendus : généralement, on ne dit *Paul ne sait pas qu'il pleut* que si *Il pleut* est vrai : *savoir que P* présuppose *P* (ne pas confondre avec le fait que *Untel sait que P* implique *P* : cette implication disparaît dès qu'on ajoute une négation à *savoir*). Mais la présupposition peut être levée ou esquivée comme il apparaît dans ce dialogue : — *Paul sait qu'il pleut.* — *C'est faux, puisqu'il ne pleut pas.* Dans le définissant des définitions discutées ici de *savoir si*, et dans les commentaires associés, on tiendra pour nulle et non pertinente la présupposition ordinaire de *savoir que*.

pose en permanence à sa voiture ; celle-ci possède dans son langage la réponse *Oui*, voyant allumé, mais rien pour la réponse *Non*, car l'absence d'éclairage n'est pas un signal en soi, et correspond même à l'aspect qu'aurait l'avertisseur s'il était en panne ; l'absence de *Oui* (non allumage) équivaut à une information négative si le voyant marche. Dans cette espèce de question totale, la clause 1 (s'il manque de l'huile, le conducteur le sait) est satisfaite par le bon fonctionnement du voyant ; la clause 2 (Le conducteur sait que s'il manque de l'huile, il le sait) est satisfaite par la confiance du conducteur dans le bon fonctionnement du voyant ; il sait que le voyant « obéit » à l'« ordre » : *S'il manque de l'huile, dis-le*, qui, dans ces conditions, vaut la question *Est-ce qu'il manque de l'huile ?* ²⁶.

SYMÉTRIE DES RÉPONSES « OUI » ET « NON ».

Si on admet que les deux types les plus classiques de réponse à une question *P ?* sont *Oui* et *Non*, valant pratiquement *P* et *Non-P*, on peut objecter à l'analyse dissymétrique de *savoir si* et des QT le fait qu'elle semble s'opposer à cette symétrie des réponses.

On pourrait peut-être se contenter de répondre à cette objection que du moment que l'analyse dissymétrique explique la possibilité d'équivalence indirecte entre *P ?* et *Non-P ?*, elle explique qu'en posant la question *P ?* on peut paraître s'intéresser aussi bien à la proposition *Non-P* qu'à la proposition *P*. Mais l'alternative *Oui/Non* a un rapport plus direct avec la valeur de *P ?* même dans l'analyse dissymétrique. Car le problème est de savoir comment le questionné peut satisfaire la volonté du questionneur de savoir si *P*. Soit la question *Pleut-il ?*. Son objet est d'abord, suivant la

26. Bolinger (1978 : 102-104) s'inspirant du rapprochement de Jespersen cité ici, dit qu'une question est une « hypothèse » qu'on avance « pour confirmation, à quelque degré que ce soit, et non simplement en termes de pôles opposés ». Cette définition définit dissymétriquement *P ?* comme présentant l'hypothèse que *P* (« si *P* ») et la complétant par une prière du genre : Confirmez que *P*, à quelque degré que ce soit. Comme il ne faut évidemment confirmer *P* que si *P*, ceci nous rapproche de la clause 1 des définitions « symétrique » et « dissymétrique ». L'originalité de la définition de Bolinger me semble résider dans l'usage qu'il me semble faire ou suggérer de la notion de degré, et que je préciserai naïvement et grossièrement ainsi : supposons que les propositions ont un pourcentage de vérité, comme les fromages en ont un de matière grasse ; alors *P ?* signifie : *Si « P » est vrai à n %, dites (confirmez) qu'il est vrai à n %* ; ceci semble nous dispenser d'une clause symétrique 2, puisque nier que *P* est dire (confirmer !) qu'il est vrai à zéro pour cent, de même qu'affirmer que *P* est dire qu'il est vrai à cent pour cent. En dépit de l'astuce qui consisterait à réduire la fausseté au pourcentage de vérité nul, cette définition ne me paraît pas assez radicalement dissymétrique ; en effet, elle implique, exactement au même titre et tout aussi directement, *Si « P » est vrai à 100 %, dites-le* et *Si « P » est vrai à 0 %, dites-le*, alors que les exemples présentés ici notamment me semblent montrer qu'il faut distinguer plus radicalement ces deux cas. Suivant cette analyse, la question *Non-P ?*, signifiant notamment *Si « Non-P » est vrai à 100 %, dites-le* et *Si « Non-P » est vrai à 0 %, dites-le*, serait quasi directement équivalente à *P ?*. Mais, bien entendu, je suis seul responsable de cette interprétation de la formule de Bolinger.

clause 1, que s'il pleut le questionné le fasse savoir ; la réponse *Oui*, signifiant qu'il pleut, le satisfait ; et du même coup elle satisfait la clause 2, c'est-à-dire la volonté du questionneur de savoir que s'il pleut, il le sait ; car sachant ainsi qu'il pleut, il sait qu'il le sait, donc sait virtuellement, à plus forte raison, que s'il pleut il le sait. Mais supposons qu'il ne pleuve pas : alors la clause 1, suivant laquelle le questionneur veut que s'il pleut on le lui fasse savoir, est sans objet ; mais c'est alors que la clause 2 devient pertinente, car par elle le questionneur demande qu'on lui fasse savoir que s'il pleut (s'il pleuvait), il le sait (le saurait). Cette clause, qui sert à garantir le plein fonctionnement de la clause 1, peut être satisfaite de plusieurs manières. D'abord, la garantie peut être tacite et aller de soi, s'il est clair que le questionneur peut avoir confiance dans le respect de la clause 1, c'est-à-dire être sûr que s'il pleut on lui répond *Oui* ; l'absence de *Oui* l'informe alors autant qu'un *Non* explicite. Mais comme le plus souvent cela n'est pas parfaitement clair, le plus souvent la clause 2 doit être explicitement satisfaite. Une réponse du type *S'il pleut (pleuvait), je te le dis (dirais)* ferait peut-être l'affaire (encore qu'elle reviendrait uniquement à affirmer qu'on « obéit » à la requête d'information), mais le moyen le plus simple, et plus directement informatif, est de dire *Non* ; car du moment qu'il sait qu'il ne pleut pas, le questionneur sait que l'information *Il pleut* ne peut pas lui échapper — puisqu'elle n'est pas ²⁷.

Dans cette perspective, il apparaît que répondre *Non* à une question *P* ? (supposée non tendancieuse), ce n'est pas simplement « affirmer que non-*P* », comme ce le serait dans une analyse symétrique, c'est plus exactement « nier que *P* » afin d'assurer le questionneur que si *P* était vrai il le saurait : l'enjeu essentiel, sauf effet de sens, est bien la proposition *P*, et non la proposition *Non-P*. L'analyse que je propose me semble donc rendre compte de l'idée de Bolinger suivant laquelle une question totale avance une hypothèse pour confirmation ²⁸.

27. On peut même considérer que, logiquement, la clause 2 est alors virtuellement satisfaite puisque, si *Non-P* est vrai, la proposition *Si P, Untel sait que P* (où *Untel* peut désigner n'importe qui), ayant son antécédent *P* faux, est automatiquement vraie si on y donne à *si* la valeur de l'implication matérielle.

28. Cette symétrisation indirecte des réponses justifie l'étiquette de *yes-no question* (*question en oui-non*) pour les QT en anglais, même s'il est vrai, comme le déplore Bolinger, que ce terme contribue au succès de la théorie alternative des QT. Cette étiquette est seulement un peu moins justifiée dans le cas de certaines questions, par exemple celles qui sont discutées sous le nom provisoire de *yes-or-what questions*, encore qu'on puisse sauver sa pertinence en entendant *yes-(or)-no question* dans le sens de *question pour laquelle au moins l'une des deux réponses Yes et No est pertinente*.

La valeur apparemment pro-propositionnelle de la réponse *Oui* pourrait découler d'une valeur plus fondamentale de « signe d'accord » avec la question, entendue comme demande de confirmation (Bolinger) ; le mot *Non*, employé comme réponse (il a dans cet emploi la forme spéciale *No* en anglais), pourrait de même tirer sa valeur pro-propositionnelle (négative) de celle de « signe de désaccord ». L'ambiguïté introduite dans l'emploi de ces signes par le fait qu'une question négative peut inviter en fait à confirmer la proposition qui y figure niée est levée dans la réponse *Si*, marque de désaccord avec une proposition négative (ou d'accord avec la proposition niée dans une proposition négative).

SUR LE RAPPORT DES CLAUSES 1 ET 2.

Quand la proposition *Il pleut* est fausse, c'est-à-dire quand il ne pleut pas, la proposition *Paul croit qu'il pleut* peut être vraie, mais la proposition *Paul sait qu'il pleut* est nécessairement fausse : *Paul sait que P* implique *P*. Cette implication résulte sans doute du sens du mot *savoir* : de même que la pluie est une cause nécessaire du fait que *Paul voit qu'il pleut*, parce que la vision réelle de la pluie doit être une conséquence de la pluie même, de même elle est sans doute une cause nécessaire du fait que *Paul sait qu'il pleut*, parce que le fait de savoir réellement qu'il pleut doit découler, que ce soit par la perception directe ou par un autre type d'information, du fait même qu'il pleut ²⁹.

Puisque *Paul sait que X* implique *X*, il s'ensuit en particulier que la clause 2 de la définition dissymétrique de « savoir si », *Paul sait que si P il sait que P*, implique la clause 1 : *Si P, il sait que P*. Autrement dit la définition dissymétrique peut se réduire à ceci :

DÉFINITION DISSYMETRIQUE DE « SAVOIR SI » (FORME RÉDUITE) : « Paul sait si P » signifie que Paul sait que si P, il le sait.

La définition dissymétrique apparaît ainsi comme encore plus simple que la symétrique. Mais il est peut-être quand même préférable de formuler explicitement la clause 1, *Si P Paul le sait*, parce qu'elle est la pièce centrale sur laquelle tout repose dans la définition, où la clause 2 n'énonce qu'une espèce de perfectionnement du savoir conditionnel ; le fait que la clause 2 implique, et peut-être présuppose, la clause 1 peut refléter, peut-être, le caractère central et primordial de celle-ci dans la notion de *savoir si* ³⁰. La présence explicite de la clause 1 montre mieux la parenté qu'il y a entre les questionnements du type *P ?* et les questionnements plus rudimentaires du type *Si P, dis-le moi*.

La différence de pertinence entre les QT du type *Fais-moi savoir* (ou : *dis-moi*) *si tu es vivant* et *Fais-moi savoir si tu es mort*, ou *Est-ce que tu es vivant ?* et *Est-ce que tu es mort ?*, reflète le caractère central de la clause 1 dans la définition dissymétrique. Dire *Est-ce que tu es vivant ?*, c'est essentiellement demander au questionné, s'il est vivant, de le dire ; dire *Est-ce que tu es mort ?* (sauf effet de sens du type *Détrompe-moi*), c'est essentiellement demander au questionné de parler dans l'hypothèse où il est mort ³¹. Il est vrai que quoiqu'elle soit raisonnable sur l'essentiel, la question *Est-ce que tu es vivant ?* est problématique quant à sa clause complémentaire 2, car si le questionné n'est pas vivant, il n'est pas pertinent de lui demander de faire savoir que

29. J'ai proposé une analyse causale de la signification non naturelle (*non-natural meaning* de Grice) dans Cornulier (1981).

30. En admettant une définition causale de *savoir (que)*, supprimer la clause 1 dans la définition dissymétrique de *savoir si* serait nommer un effet (clause 2) sans nommer sa cause.

31. De même, pour un fumeur, il y a une différence entre *chercher s'il y a du tabac* (ou même *chercher à savoir s'il y en a*) et *chercher s'il n'y en a pas* (*chercher à savoir s'il n'y en a pas*). Comparer la différence entre *vérifier si la porte est fermée* (parce qu'il faut éviter les courants d'air) et *vérifier si elle est ouverte* (parce qu'on veut que quelqu'un puisse entrer).

s'il l'était, il le dirait ; mais du moins peut-on espérer que vivant, il répondrait, cette confiance donnant à son silence valeur fictive de dénégation. Il reste tout de même quelque absurdité dans l'application de la clause 2 dans cet exemple, mais cela n'est pas forcément un défaut de la définition, du fait qu'il y a nécessairement une part d'absurdité à s'adresser à un être dont l'existence est douteuse ; même si je dis pour avoir l'air moins sot : *O Dorante, si tu es vivant, dis-le moi !* (clause 1, non renforcée par la clause 2), je m'expose à tutoyer le vide et à lui demander un renseignement conditionnel. Tant qu'à faire, le procédé simple et stéréotypé de la question totale est peut-être encore, en ce cas d'angoisse, ce qu'on peut dire de moins ridicule ³².

LES QUESTIONS PARTIELLES DU POINT DE VUE DISSYMMÉTRIQUE.

Supposons qu'il apparaisse convenable d'interpréter les questions partielles comme des faisceaux de questions totales (cf. argument 8) : la QP *Qui pleure ?* vaudrait la conjonction des QT *Est-ce que x^1 pleure ? Est-ce que x^2 pleure ?...*, *Est-ce que x^n pleure ?*, et de même *savoir qui pleure* serait *savoir si x^1 pleure, savoir si x^2 pleure...*, *et savoir si x^n pleure*. Dans cette hypothèse, on peut comparer l'intérêt des analyses symétrique et dissymétrique des QT. On note d'abord que dans l'analyse symétrique, puisque *savoir si x^i pleure* c'est exactement la même chose que *savoir si x^i ne pleure pas*, il est exactement équivalent de *savoir qui pleure* et de *savoir qui ne pleure pas*.

Or supposons qu'un certain vétérinaire soigne et connaisse tous les chats malades de Mme X., et sache qu'elle lui mène tous ses malades. Mais comme elle est discrète sur sa nombreuse famille, il ignore totalement si elle a d'autres chats en bonne santé et combien. On peut alors dire qu'« il sait qui est malade » chez Mme X., mais, alors qu'il ne sait même pas si elle a un seul chat bien portant, il serait curieux de dire qu'« il sait qui n'est pas malade » ou « qui va bien » chez elle ³³. Pourtant ces expressions sont radicalement équivalentes du point de vue symétrique. Ou bien supposons que Baduc soit bien connu pour se vanter de tout ce qui marche dans sa vie et ses affaires, et pour faire le blackout sur tout ce qui ne va pas. Alors tout le monde sait ce qui va chez Baduc ; mais contrairement à ce que suppose l'analyse symétrique, on ne sait pas forcément tout ce qui ne va pas chez lui ; car on n'a pas forcément la liste complète de tous les éléments de sa vie et de ses affaires. L'analyse dissymétrique n'a pas cet inconvénient de la symétrique, puisqu'elle n'implique aucune connaissance relative aux affaires ultrasecrètes de Baduc, ou aux chats sains de Mme X. ; elle respecte le caractère indéterminé et ouvert de ce qui est simplement inconnu. Je peux m'imaginer à tort qu'il existe une martienne, aux yeux verts, qui n'habite pas chez moi ; ça ne m'empêche pas de savoir correctement, malgré l'analyse symétrique, qui habite chez moi.

32. On pourrait, bien sûr, mentionner Dorante à la 3^e personne, mais ce serait, s'il est là, lui parler en ayant l'air de présumer qu'il est absent, ou en ayant l'air de ne pas s'adresser à lui.

33. M^{me} X peut même se flatter de ce que le docteur des chats « ne sait pas qui va bien chez elle ».

La valeur argumentale des QP est radicalement orientée. Dans *Et — ce qu'il est bon de savoir — où peut-on rencontrer un assortiment de bijoux plus complet que dans ce magasin ?* (Jules Verne, *Un billet de loterie*), ce qu'il est bon de savoir est forcément qu'il n'existe aucun endroit où on peut rencontrer un assortiment plus complet que dans ce magasin ; de même la question *Qui connaît ce monsieur ?* peut être une manière de signifier sans besoin d'une réponse que personne ne connaît le monsieur, mais non pas que tout le monde ou que quelqu'un le connaît. Dans l'hypothèse supposée ici, cette orientation est reflétée par l'analyse dissymétrique, selon laquelle on veut savoir tous ceux qui connaissent le monsieur, mais pas par l'analyse symétrique, selon laquelle on veut aussi savoir tous ceux qui ne le connaissent pas.

V. Analyses symétriques des questions alternatives.

Nous venons d'esquisser une analyse des QT expliquant la possibilité de synonymie entre *P ?* et *Non-P ?*, et notre objectif est d'expliquer la possibilité de synonymie entre la question simple *P ?* (ou : *Non-P ?*) et la question alternative *P ou non-P ?*. Que manque-t-il pour atteindre cet objectif ? Il suffit de cesser de nier l'évidence syntaxique directe, et de reconnaître, avec Bolinger (1978 : 103), que les QA en général, et les QA polaires en particulier, « sont exactement ce qu'elles ont l'air d'être : des coordinations de QT ». Il faudra, bien sûr, préciser cette idée ; mais admettons déjà, provisoirement, que la QAP *P ou non-P ?* implique les deux QT *P ?* et *Non-P ?* qu'elle coordonne, ou même simplement qu'elle implique au moins l'une d'entre elles quelle qu'elle soit ; dans la mesure où ces deux QT peuvent revenir l'une et l'autre au même et s'impliquer mutuellement, la QA qui implique au moins l'une d'entre elles implique chacune d'elles. En esquisant une telle analyse, qui expliquerait l'équivalence QT/QAP en respectant les apparences syntaxiques, on annulerait l'argument 1 de la synonymie en faveur de l'idée que la question *P ?* n'est qu'un abrégé de la question *P ou non-P ?*.

Dans ses mémoires, Gôn-Vu-Ziuce raconte l'histoire d'une femme venant d'accoucher, qui, à la question *Est-ce un garçon ou une fille ?*, répond *Oui*, comme si on craignait qu'elle n'ait fait un ange ou un chimpanzé. Elle prend une QA du type (*Est-ce que P*) ou (*Est-ce que Q*), où *est-ce que* n'aurait pas été répété, pour une QT du type *Est-ce que (P ou Q)*, où la conjonction *ou* est intérieure à l'unique proposition *P ou Q* globalement questionnée. Le seul à ma connaissance qui ait jamais proposé une analyse des QA sans distinguer leur structure littérale de celle des QT portant sur une proposition du type *P ou Q* est René Thom (1970 : 240) ; car il dit : « La transformation interrogative d'une phrase — en stabilisant *X ou Y* —, a pour effet de provoquer chez l'auditeur un état sémantiquement instable, une *excitation* dont l'exutoire naturel est de donner réponse à la question. » Cette suggestion profondément saugrenue devrait provoquer chez le lecteur un état théorique instable dont le seul exutoire naturel est le rire. Dans la langue orale, l'intonation suffit souvent à interdire la confusion : une intonation montante sur la finale de *garçon* dans la question de Gôn-Vu-Ziuce aurait pu empêcher la méprise de la dame. L'ambiguïté serait levée dans le même sens par la répétition de *est-ce*, qui porte une marque interrogative : *Est-ce un garçon ou est-ce une fille ?*. L'ambiguïté de demander *si c'est un garçon ou une fille*

diaparaît de la même manière dans *demandeur si c'est un garçon ou si c'est une fille*. Inversement, dans *Est-ce ou un garçon, ou une fille ?* et *demandeur si c'est ou un garçon, ou une fille*, la répétition de *ou* élimine l'interprétation en QA. Il est donc clair que contrairement à ce qu'implique l'analyse psycho-mathématico-sémantique de Thom, une QA n'est pas une espèce de QT du genre (*P ou Q*) ? qui prendrait valeur de QA dans certaines conditions : ce sont deux structures syntaxiques différentes.

Le fait que les QA ne sont que des « coordinations de QT », dans lesquelles *ou* n'est « qu'une conjonction de coordination comme partout ailleurs » (Bolinger, 1978 : 103 et 1957 : 114) est exploité dans ce dialogue que me signale Récanati : Quelqu'un : — *Suis-je fou ou y a-t-il deux lits dans cette pièce ?*. Groucho : — *Dois-je répondre aux deux questions ?* (dans *Une nuit à l'Opéra*). L'analyse marxiste, qui sera développée ici, est aussi celle de Brunot (1936 : 492), puisqu'il range les QA au nombre des « interrogations multiples » qui « se présentent à la suite l'une de l'autre ». En indiquant que dans des QA du type *P ou Q ?*, ou *P, Q ou R ?*, etc., *P*, *Q* et *R* sont autant de questions en elles-mêmes, cette analyse rend compte de plusieurs choses essentielles (cf. Bolinger, 1957 : 114-115), et notamment, pour ne citer qu'un détail révélateur, de la possibilité de placer un point d'interrogation après chaque membre d'une QA écrite, comme dans : *P ? Q ? ou R ?* ou d'intoner chaque membre non-terminal d'une QA orale comme si c'était une QT ; de la même manière, elle rend compte de la possibilité de marquer syntaxiquement la modalité interrogative à l'intérieur de chaque membre d'une QA, comme dans *Pleut-il ou neige-t-il ?* (répétition de l'inversion du sujet), *Est-ce qu'il pleut ou est-ce qu'il neige ?* (répétition de *est-ce que*), *savoir s'il pleut ou s'il neige* (répétition de *si*).

Mais que veut précisément dire l'idée qu'une QA est une suite de questions coordonnées par *ou* ? Si on veut prendre cette analyse au sérieux, il faut y rendre compte assez précisément du rôle de *ou*, qui n'a pas normalement le sens additif de *et*, mais une valeur disjonctive ou peut-être exclusive³⁴ ; et il ne serait assurément pas sérieux de dire que dans *P ou Q ?* « *ou* marque un choix à faire entre les propositions *P* et *Q* », puisque, comme nous venons justement de le voir, *ou* ne relie pas ces propositions, mais les questions *P ?* et *Q ?*. L'interprétation la plus simple de cette idée serait plutôt la suivante : poser une QA comme *Est-ce un garçon ou est-ce une fille ?*, ce n'est pas DEMANDER si c'est un garçon ET DEMANDER si c'est une fille (puisque'il y a *ou* et non *et*), mais c'est DEMANDER si c'est un garçon OU DEMANDER si c'est une fille. Cette analyse peut être appelée « symétrique », parce qu'elle place tous les membres d'une QA fondamentalement sur le même plan, et donne ainsi à *P ou Q ?* exactement la même valeur littérale qu'à *Q ou P ?*. Je vais maintenant la dénigrer, afin qu'ensuite la mienne, qui ne sera pas symétrique, paraisse plus belle.

34. Dans un paragraphe sur les « *ou* non logiques », comme échantillon de *ou* lui paraissant « irréductible à toute traduction en calcul propositionnel », Ducrot (1973 : 101-102) cite l'emploi comme QA de *Voulez-vous du thé ou du café ?*, et précise entre parenthèses : « plus exactement, toute une gymnastique serait nécessaire : il faudrait juxtaposer l'affirmation *Vous voulez du thé ou-exclusif vous voulez du café* et les deux questions *Est-ce que vous voulez du thé ?* et *Est-ce que vous voulez du café ?* » (je transcris ici les abréviations de Ducrot).

PREMIÈRE DISGRÂCE DE L'ANALYSE SYMÉTRIQUE DES QA.

Prenons une QA à plus de deux membres (car si on se borne à deux, ça marche !), par exemple : *Est-ce un garçon, une fille ou du vent ?*. Si demander cela était DEMANDER si c'est un garçon, OU DEMANDER si c'est une fille, OU DEMANDER si c'est du vent, la réponse *Ce n'est pas un garçon* serait satisfaisante ; or, elle pourrait être manifestement incomplète, le questionneur voulant qu'on lui signale la bonne hypothèse, et pas simplement qu'on en élimine une fausse ; de connaître la vraie lui permet de savoir que les autres sont fausses, alors que d'en connaître une fausse ne lui permet pas de savoir laquelle est vraie. En supposant que la question *On est le 17 ou quoi ?* soit une QA, elle met l'analyse symétrique en défaut de la même manière, puisque la réponse *On n'est pas le 17* n'est pas satisfaisante. L'analyse symétrique des QA ne rend même pas compte de leur fonctionnement élémentaire.

DEUXIÈME DISGRÂCE.

Sur un plan plus général, l'analyse symétrique des QA implique qu'on peut, au niveau littéral, accomplir disjonctivement des actes de parole ; on présenterait à l'interlocuteur un assortiment d'énonciations parmi lesquels il pourrait choisir celle qui est vraiment faite. Mais si cela était possible, qu'est-ce qui nous empêcherait de dire *Pleut-il ou allez voir quel temps il est* pour proposer au locuteur de répondre directement ou, à son choix, d'aller voir le temps qu'il fait ? Qu'est-ce qui empêcherait de dire, dans le même sens : *J'ai l'honneur de vous demander s'il pleut ou de vous demander d'aller voir quel temps il fait ?* Or, ces procédés sont si éloignés des habitudes linguistiques qu'on a peine même à les comprendre, en supposant qu'ils soient compréhensibles.

On peut rétorquer qu'il existe des ordres disjonctifs du genre : *Sonne la cloche ou apporte-moi de l'eau*, auxquels on peut choisir d'obéir soit en sonnant la cloche, soit en apportant de l'eau ; mais on ne peut pas rapporter cette énonciation de la manière suivante : *Il m'a demandé de sonner la cloche ou il m'a demandé de lui apporter de l'eau* ; cela indique qu'on n'y voit pas une disjonction d'énonciations, un assortiment d'ordres proposés au choix. D'ailleurs, ces ordres disjonctifs diffèrent à plusieurs égards des QA. Notamment, 1. *Impératif (P) ou Impératif (Q)* a le même sens qu'aurait la structure *Impératif (P ou Q)* si elle était réalisable ; l'ordre *Sonne la cloche ou apporte-moi de l'eau* peut être rapporté ainsi : *Il m'a demandé de (sonner la cloche ou apporter de l'eau)* ; nous avons vu, grâce à Gôn-Vu-Ziuce, qu'il n'en allait pas de même pour les QA. 2. L'ordre disjonctif peut avoir la forme *Ou P, ou Q*, avec *ou* à l'initiale : *Ou bien sonne la cloche, ou bien apporte-moi de l'eau* ; ce parallélisme est exclu dans le cas des QA, comme on le verra plus bas.

D'une manière générale, en langage ordinaire, aucune énonciation ne signifie — normalement et systématiquement — d'une manière disjonctive au niveau littéral. Par exemple, si une phrase ambiguë a trois sens possibles *A*, *B* et *C*, celui qui l'énonce n'est pas normalement censé signifier que « *A*, *B* ou *C* » ; il est censé l'employer en un sens déterminé, même si on peut se demander lequel ; autrement, c'est de la ruse, ou de la poésie.

TROISIÈME DISGRÂCE.

A l'avant-garde de la lutte contre l'analyse symétrique des QA milite l'argument suivant : dans cette analyse, et en fait dans toutes les analyses dont j'ai connaissance, qui sont également symétriques, notamment les pompeuses analyses « modèle-théoriques », tous les membres d'une QA sont placés fondamentalement sur le même plan, tant syntaxiquement que sémantiquement. Or, il existe entre eux plusieurs indices de dissymétrie. Le plus curieux, déjà évoqué, est le suivant : qu'elle soit disjunctive ou exclusive, la conjonction *ou* a, comme la conjonction *et*, une valeur sémantique fondamentalement symétrique, et cela se traduit par le fait que comme *et*, elle peut souvent être répétée devant chaque membre d'une coordination ; ainsi, dans *Ou tu viens, ou tu travailles ; Ou c'est blanc, ou c'est bleu, ou c'est vert ; Ce doit bien être ou un garçon, ou une fille*. Or, ce parallélisme est rigoureusement exclu dans une QA : on ne peut pas dire *Ou est-ce que tu viens, ou est-ce que tu travailles ? , Ou bien est-ce blanc, ou bien est-ce bleu, ou bien est-ce vert ? ;* de ce fait, la question *Est-ce ou un garçon, ou une fille ?* ne peut s'interpréter que comme une QT, et signifie seulement : *Est-il vrai que ce soit l'une de ces deux choses, un garçon ou une fille ?*, à quoi on peut simplement répondre par *Oui* ou *Non*. Cependant, *ou* peut être répété devant un membre intermédiaire non initial d'une QA : *Est-ce que tu viens, ou est-ce que tu travailles, ou est-ce que tu dors ? , Est-ce blanc, ou bien est-ce bleu, ou bien est-ce vert ?* (lequel des trois ?). Ce qui est exclu, c'est donc précisément la présence de la conjonction de coordination dans le seul premier membre d'une QA à deux ou plusieurs membres. Une contrainte identique a été observée en anglais : une QA ne peut pas commencer par *either* ; ainsi *Will you or won't you ?* (Vas-tu le faire ou non ?) ne peut pas se paraphraser par *Either will you or won't you ?*. Schachter (1973 : 611) pense peut-être expliquer ce fait en proposant une règle d'« effacement de conjonction initiale » qui dérive les QA *P or Q ? (P ou Q ?)* d'une structure sous-jacente *Or P or Q ? (Ou P ou Q ?)*³⁵ ; mais rendre compte de l'absence de la conjonction initiale par son effacement, c'est se dispenser et même s'interdire de l'expliquer réellement, puisque c'est au fond, dire d'un fait intrigant et réclamant un effort de compréhension qu'il n'existe qu'en apparence. C'est, pour ainsi dire, nettoyer les obstacles sémantiques avec un bulldozer transformationnel. Autre indice de dissymétrie dans les QA : en permutant les membres d'une QA, on peut non seulement altérer le sens, mais produire des absurdités ; ainsi *Quoi ou tu charries ?* au lieu de *Tu charries ou quoi ?*. L'analyse qui suit prétend rendre compte de ces particularités.

VI. Analyse dissymétrique des questions alternatives.

Je propose de considérer une QA du type *P ou Q ?* comme formée par la succession de deux questions élémentaires, l'une parfaitement claire *P ?*, et l'autre elliptique *Ou*

35. De même, pour Luelsdorff & Norrick (1979 : 33), « les conjonctions en *or* dérivent vraisemblablement de conjonctions sous-jacentes en *either-or* ». Ce « vraisemblablement » est leur seul argument. Ce sont les mêmes, rappelons-le, qui expliquent la répétition de *whether* dans les QA par une règle de « recopiage » ou « copying-rule » (cf. ci-dessus p. 00). Quels contre-exemples sauveraient leur peau en face d'une telle « capacité générative » ?

$Q ?$; ce qui n'est pas représenté dans *ou Q ?* est le premier membre x de la disjonction x ou $Q ?$; tout le problème de l'analyse sémantique des QA est d'éclaircir le sens de cette disjonction.

Pour préciser, approximativement et partiellement, ce sens, admettons qu'on peut très grossièrement paraphraser X ou Y , dans son sens fondamental, par *Si non- X , (alors) Y* , en admettant que *si* marque ici la condition suffisante (ou en lui donnant à peu près, si on veut, la valeur de l'implication matérielle, au moins définie pour les cas où la « condition » est satisfaite). Une telle paraphrase n'est pas étrangère au sentiment des parleurs français, puisqu'ils utilisent *alors* d'une manière voisine dans, par exemple, *Il pleut ou alors il neige* d'une part, et *S'il ne pleut pas alors il neige* d'autre part ; il me semble bien que chacune de ces deux affirmations n'est vraie que si l'autre l'est, et qu'en ce sens on peut paraphraser l'une par l'autre (en supposant un *ou* non exclusif). On peut même insérer *sinon* à la place de *alors*, après *ou* : *Il pleut ou sinon il neige*. En ce contexte *alors* désigne ordinairement la négation de l'antécédent de *ou* (le cas où il ne pleut pas), et le *non* de *sinon* nie l'idée qu'il pleuve. Suivant ce mode de paraphrase, dans la QA P ou $Q ?$, la question *ou $Q ?$* , qui signifie x ou $Q ?$, signifie *si non- x , $Q ?$* , c'est-à-dire, pratiquement, *sinon, $Q ?$* . Ainsi P ou $Q ?$ signifie $P ?$ *Si non- x , $Q ?$* , ou si on veut : $P ?$ *Sinon, $Q ?$* . J'insiste sur le caractère grossier et approximatif de ces périphrases ; mais il a une excuse : souvent, on croit le sens des QA si transparent qu'on oublie tout simplement d'en fournir la moindre analyse ; et quant aux analyses plus ou moins précises qu'à ma connaissance on a proposées, j'ai essayé de montrer qu'elles étaient gravement incorrectes, ou n'avaient guère de rapport avec la structure grammaticale apparente des QA ; je serais assez satisfait si l'analyse proposée ici était à peu près adéquate sémantiquement, et à peu près en accord avec les apparences syntaxiques.

Faut-il déterminer par une règle générale la valeur de x dans *Si non- x , $Q ?$* Ou peut-on considérer que sa détermination est au moins en partie libre, et dépendante des particularités de chaque contexte, comme celle de *non* dans *sinon* ? J'hésite entre ces deux possibilités. Comme on le verra plus loin, x peut recevoir des interprétations assez variables ; mais le plus souvent, cette « inconnue » représente la proposition P contenue dans la question $P ?$ qui précède, ou quelque chose d'un peu plus métalinguistique ou « pragmatique » du genre *Tu réponds que P* ou *Tu confirmes que P* ; le fait qu'il soit ainsi généralement fait référence à la proposition P plutôt qu'à la proposition *Non- P* tend à confirmer, si cette analyse des QA est correcte, la dissymétrie de la QT $P ?$. Je propose donc de considérer que dans ces cas particulièrement représentatifs, la QA P ou $Q ?$ signifie à peu près : $P ?$ *Si non- P , $Q ?$* , ou : $P ?$ *Si tu ne réponds pas que P , $Q ?$* . Comparer : *Es-tu au bureau demain ? Sinon, préviens-moi*, où *sinon* s'entend dans le sens de *si tu n'es pas au bureau demain* (référence au contenu de la question).

Une ambiguïté importante demeure dans ces paraphrases de *ou $Q ?$* : s'agit-il de questions conditionnées, ou de questions portant sur une relation conditionnelle ? Plus précisément : s'agit-il de questions portant sur une proposition du type *Si non- P , Q* , mais posées inconditionnellement, comme l'indique le parenthésage de (*Si non- P , Q*) ?, et comme l'indique peut-être la position extérieure de *est-ce que* dans la formu-

lation *Est-ce que si A, B ?*. Ou s'agit-il de questions conditionnées en tant que questions par la proposition *si non-x*, et ne portant littéralement que sur la proposition *Q*, comme l'indique le parenthésage de *Si non-P, (Q ?)*. Le fait que *est-ce que* et *si* ne peuvent pas être antéposés au *ou* dans les QA de *demander s'il pleut ou s'il neige* (* ...*si* ou *il neige*) et *Est-ce qu'il pleut ou est-ce qu'il neige* (* ...*est-ce que* ou *il neige*) fournit peut-être une indication en faveur de la seconde interprétation suivant laquelle la question est conditionnée. Pourtant *demander s'il pleut ou s'il neige* (QA) n'est pas *demander s'il pleut (ou) sinon demander s'il neige*. Une solution intermédiaire serait donc peut-être souhaitable³⁶, mais je me contenterai ici de la seconde, faute d'avoir trouvé mieux. Je propose donc l'analyse suivante des QA :

SIGNIFICATION DES QUESTIONS ALTERNATIVES : La QA *P ou Q ?* signifie ordinairement : *P ? si non-P, (Q ?)*, ou encore : *P ? si tu ne réponds pas que P, (Q ?)*³⁷.

Dans une QA à plus de deux membres comme *P, Q ou R ?*, on considérera que la première question est non conditionnée, et que, puisqu'on peut dire *P, ou Q, ou R ?*, toutes les autres sont conditionnées de la manière suivante :

SIGNIFICATION D'UNE QA À PLUS DE DEUX MEMBRES : la QA *P, Q ou R ?* signifie : *P ? si non-P, (Q ?)* ; *si (non-P et non-Q), (R ?)* ; ou encore : *P ? si tu ne réponds pas que P, (Q ?)* ; *si (tu ne réponds pas que P et tu ne réponds pas que Q), (R ?)*.

Autrement dit, en gros, chaque question élémentaire est conditionnée par la somme des contradictoires des propositions mises en question avant elle³⁸. Dans cette perspective, chacune est un peu plus conditionnée que la précédente, et la première n'est pas une exception, mais plutôt le cas particulier où le nombre de questions précédentes, donc de conditions, est zéro.

Une particularité de cette analyse des questions alternatives est que l'antécédent de *ou* dans chaque question conditionnée y est considéré comme ellipsé, et comme correspondant à un élément qui peut être tiré de la valeur pragmatique des questions précédentes ; par exemple, *Tu ne réponds pas que P*, ou, comme on verra plus loin, une présupposition. On peut dire en ce sens que chaque question est pragmatiquement greffée sur les précédentes.

Cette analyse ne prévoit pas que dans une QA comme *Voulez-vous être mangé à la sauce anglaise ou à la sauce tartare ?*, on paraît présupposer, 1. que vous voulez être

36. Par exemple, la paraphrase de *demander si* en *prier de dire si* permet d'insérer ainsi la condition : *demander de, sinon, dire si*.

37. Sur ce modèle, on peut imaginer pour *savoir si P ou si Q* une définition de ce genre : *savoir, si P, que P (et savoir que si P on sait que P)* ; et *si non-P, savoir, si Q, que Q (et savoir que si Q on sait que Q)*.

38. On peut sans doute imaginer d'autres modes d'enchaînement des questions, que je n'ai pas étudiés ; par exemple, pour *P, Q ou R ?*, l'analyse suivante : *P ? Si non-P, (Q ? Si non-Q, (R ?))*.

mangé en sauce et non nature, 2. que vous êtes contre le mélange des sauces. Il faut donc la compléter par la précision suivante :

PRÉSUPPOSITION D'ALTERNATIVE. En posant une question alternative, on présuppose qu'une et une seule des propositions mises en question par elle est vraie.

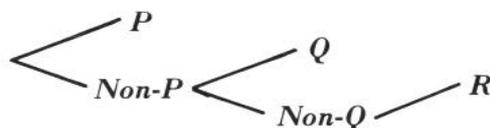
Cette propriété bien connue des QA ne découle pas automatiquement de l'analyse que je propose, mais elle est compatible avec elle ; et à ma connaissance, elle ne découle d'aucune des analyses concurrentes ; même pas de celle de Karttunen & Peters (1976) qui prétendent l'expliquer, mais ne font rien d'autre que de la formaliser, de la « montaguifier » toute crue ³⁹.

VII. Eloge de l'analyse dissymétrique des questions alternatives.

Étalons les appas d'une telle analyse.

PREMIÈRE BEAUTÉ.

Tant que la présupposition d'alternative n'est pas remise en question, le simple fait d'affirmer qu'une certaine proposition mise en question dans une QA est vraie indique, indirectement, que toutes les autres sont fausses ou qu'on ne veut pas y répondre par *Oui*. Soit à répondre à la QA *P, Q ou R ?*, où on supposera que *P ?*, *Q ?* et *R ?* sont des QT. Elle commence par la question non conditionnée *P ?*, qui est donc la première à prendre en considération, comme on le voit dans l'organigramme ci-



Il faut donc d'abord envisager les deux hypothèses *P* et *Non-P*. Si *P* est vrai, il suffit de répondre que *P* pour indiquer, par la présupposition d'alternative, que *Q* et *R* sont faux. Si *P* est faux, alors la condition de la seconde question *Si non-P, (Q ?)* est réalisée et la question *Q ?* se trouve effectivement posée ; il faut alors envisager les hypothèses *Q* et *Non-Q*. Si *Q* est vrai, il suffit de répondre que *Q* pour indiquer, par la présupposition d'alternative, que *P* et *R* sont faux. Si *Q* est faux de même que *P*, alors la condition de la troisième question *Si (non-P et non-Q), (R ?)* est réalisée, et la question *R ?* se trouve effectivement posée. Des deux hypothèses *R* et *Non-R* qui sont alors à envisager, la seconde est déjà exclue par la présupposition d'alternative, puisqu'on présuppose qu'il y a au moins une proposition de vraie ; *R* doit donc être vrai, et en répondant que *R*, on indique, par la présupposition d'alternative, que *P* et *Q* sont faux. Autrement dit, pour répondre à la QA *P, Q ou R ?* interprétée en *P ? Sinon, Q ? Sinon, R ?*, il suffit de confirmer une seule des trois propositions *P, Q* et

39. La question dauphinoise *T'es con ou t'as les vers ?*, que je dois à l'obligeance de Marcel Vuillaume, montaguifiée à la Karttunen, donne ceci :

ê[ê[~p.p~ = être-con*(toi)](p) ê[~p.p~ = avoir-les-vers*(toi)](p)]

R, la présupposition d'alternative impliquant la négation des deux autres. Compte tenu de cette méthode de réponse — la plus simple et la plus générale à la fois —, poser une question alternative revient à demander d'extraire celle des propositions alternativement mises en question qui est vraie. Ainsi l'analyse DISSYMMÉTRIQUE explique comment on arrive INDIRECTEMENT à un questionnement SYMMÉTRIQUE. Ce procédé avait été aperçu par Bolinger (1957 : 114) : selon lui, si des QT successives sont proposées séparément, les réponses en *Oui* ou *Non* sont utiles, et si les QT sont groupées en une QA, ces réponses ne fonctionnent plus ; « mais ce n'est qu'une conséquence du fait qu'on soulève plus d'un problème à la fois, les problèmes n'admettant pas tous la même réponse ».

L'habitude de ce procédé, qui devient une routine du dialogue et un fait de langue, permet aux locuteurs de présenter et percevoir certaines QA comme faites d'un seul bloc, ensembles de propositions mises en question globalement et symétriquement plutôt qu'à tour de rôle et hiérarchiquement ; disons qu'alors la QA est BLOQUÉE. On peut garantir d'avance le blocage en annonçant le choix, comme dans : *Je voudrais bien savoir lequel des deux, si tu viens ou si tu travailles* ; ainsi, quand le questionné entend la question *si tu viens*, il est déjà littéralement prévenu qu'il peut attendre, pour répondre d'un coup, qu'on lui ait présenté un assortiment de questions. Ce procédé de blocage anticipé est grammaticalisé par des mots comme *potéron* en grec classique, *utrum* en latin, *whether* en ancien anglais⁴⁰. L'intonation, le rythme, etc.⁴¹,

40. Cf. ci-dessus. L'extension moderne de l'usage de *whether* a, bien entendu, détruit cette fonction puisqu'il peut initier une simple QT.

41. Le blocage d'une QA résulte de la mise en facteur commun d'une partie de l'énoncé dans *Did Italy or Brazil win the World Cup ? (Est-ce que l'Italie, ou le Brésil, a remporté la Coupe du Monde ?*, au sens, je crois, de *Est-ce que c'est l'Italie...* ; Quirk & Co, 1972 : 400) où la première QT ne risque pas d'être prise pour une QT isolée, puisqu'elle n'est complétée qu'après le commencement de la seconde et en même temps qu'elle (*Did Italy* ne peut pas être pris pour une question complète). Ceci conduit à nuancer l'idée que la première QT d'une QA doit être sémantiquement autonome : ce qui est rejeté à la fin de la QA n'est ici que le thème de la question. Comparer : *Aubagne, et tu le sais très bien, va encore se faire piler par Luminy*, où quoique la proposition *Aubagne va encore se faire piler par Luminy* soit logiquement autonome et « antérieure » à la proposition *et tu le sais très bien*, cette dernière peut s'insérer au milieu de celle qui la « précède » tout entière logiquement ; sa priorité logique est suffisamment respectée par le fait que le seul mot *Aubagne* reste en tête. On pourrait objecter à cette explication les exemples du type *Were you or were you not born in Japan ? (Es-tu ou n'es-tu pas né au Japon ?)* que me signale Susumu Kuno, en alléguant que le foyer *y* est l'expression *in Japan* (cf. Kuno, 1982). Et il est vrai que dans la proposition *tu es né au Japon*, c'est l'expression *au Japon* qui apporte la précision pertinente. Mais comparons : *Est-il vrai ou faux que tu es né au Japon ?* ; il est clair, ici, que la proposition *tu es né au Japon*, au sein de laquelle *tu es né* et *au Japon* sont respectivement thème et foyer l'un par rapport à l'autre, est elle-même globalement thème par rapport à l'évaluation *il est vrai* ou *il est faux* (comparer la hiérarchie thématique marquée par l'emboîtement des *c'est que* dans *C'est pour ça que c'est toi que je gronde*). De même donc dans *Were you or were you not born in Japan ?*, c'est la présence de la négation (dans *were you not*) ou son absence (dans *were you*), qui, en combinaison avec l'inversion interrogative, est sémantiquement pertinente par rapport à la proposition globale *you were born in Japan* prise comme thème ;

peuvent aussi contribuer à indiquer qu'une question n'est que le début ou la continuation d'une série inachevée à laquelle le lecteur pourra répondre en bloc le moment venu ; l'intonation conclusive (et non pas précisément assertive) du dernier membre d'une QA peut indiquer que l'alternative est épuisée, et que c'est au questionné à répondre ; cf. Bolinger (1957 : 114).

DEUXIÈME BEAUTÉ.

Comparez :

Tu charries ou quoi ?

*Quoi ou tu charries

On est le 17, le 19, ou le combien ?

*On est le combien ou le 17 ?

*On est le 17, le combien ou le 19 ?

On voit que les éléments d'une QA peuvent être des QT ou des QP, mais que généralement seul le dernier peut être une QP. Il n'est pas aisé de rendre compte de cette dissymétrie dans une analyse fondamentalement symétrique des QA, mais les définitions dissymétriques du § VI en rendent compte directement. En effet, suivant ces définitions, à toute question non terminale *X ?* d'une QA correspond dans chacune des questions suivantes une condition du genre *Si non-X* ou *Si tu ne réponds pas que X* ; cela suppose que *X* soit une proposition bien déterminée ; et tel est bien d'emblée le cas si *X ?* est une question totale (par exemple, à *Pleut-il ?* correspond la proposition bien déterminée *Il pleut*), mais tel n'est pas le cas si *X ?* est une question partielle, telle que *Quoi ?* ou *On est le combien ?*, à cause du « blanc » sémantique qu'y détermine le mot interrogatif (ici *quoi* ou *combien*). C'est ce qu'on verra bien sur un exemple : *Tu charries ou quoi ?* s'interprète aisément selon le schéma *Tu charries ? Si non-(...), quoi ?*, où la deuxième question est spontanément spécifiée en *Si tu ne charries pas, quoi ?* ; mais selon la même définition dissymétrique des QA, **Quoi ou tu charries ?* devrait signifier *Quoi ? si non-(...), tu charries ?* ; si non quoi ? Ce problème n'est pas soulevé par les questions partielles terminales du simple fait qu'elles ne sont suivies d'aucune question dans laquelle elles devraient déterminer une condition. Ainsi l'analyse dissymétrique explique directement, et sans recours à aucune « facilité » pragmatique, qu'une question partielle puisse figurer à la fin d'une QA, et à la fin seulement ⁴².

l'expression *you were* ne peut apparaître en position focale que parce qu'elle est le support éventuel de l'inversion interrogative et de la négation (c'est dans le syntagme *you were* qu'éventuellement la négation peut briller par son absence) ; sur ce mode d'auxiliarité, cf. Cornulier (à paraître). Cette analyse converge avec le principe « Si le verbe est répété, il doit être foyer » par lequel Kuno explique la bizarrerie de *Were you born or were you not born in Japan ?* (*es-tu né ou n'es-tu pas né au Japon ?*) : *born* ne peut pas apparaître en position foyer parce qu'il n'est support ni de la négation ni de la modalité.

42. Il y a pas mal de contre-exemples, donc certains seront discutés dans l'Appendice, à cette contrainte qui est très générale, mais non pas absolue. Le grec ancien en fournit une série systématique du genre suivant (en traduction « littérale ») : *Pourquoi es-tu venue ou pour voir l'outrage d'Agamemnon ?* (*Iliade* I : 203) ; certains éditeurs croient devoir y remplacer la con-

TROISIÈME BEAUTÉ.

On a vu que dans une QA, la conjonction *ou* peut se répéter devant chaque question, sauf devant la première : *Est-ce bleu, ou est-ce rouge, ou est-ce blanc ?*, mais **Ou est-ce bleu, ou est-ce rouge, ou est-ce blanc ?*. Cette singularité est directement expliquée par l'analyse dissymétrique : la première question ne peut pas être précédée de *ou* parce qu'elle est posée absolument, et non pas conditionnée ; toutes les suivantes peuvent l'être parce qu'elles sont conditionnées. Pour que *ou* puisse précéder la première question dans la QA *P ou Q ?*, il faudrait que cette QA ne signifie pas *P ? Sinon, Q ?*, mais, par exemple, *Sinon, P ? Sinon, Q ?*, symétriquement.

Ou reste inacceptable même en tête d'une QA *bloquée*, quoique l'effet symétrique du questionnement y soit anticipé : *Dis-moi lequel des deux, (*ou) est-ce que tu viens, ou est-ce que tu travailles ?*. *Did (*either) Italy or Brazil win the World Cup ?* Ainsi, même quand une QA est globalement présentée comme un choix symétrique, elle reste construite et conçue comme une stratégie à base dissymétrique commençant par une question absolue⁴³.

QUATRIÈME BEAUTÉ : LES QA POLAIRES.

Suivant l'analyse dissymétrique des QA, la QAP *P ou non-P ?* signifie *P ? Si non-P (ou : si tu ne réponds pas que P), (non-P ?)*. Or, pour répondre à une QA, il suffit de confirmer l'une des propositions qu'elle questionne (première beauté), et nous avons déjà vu (§ IV) que les questions contradictoires *P ?* et *Non-P ?* pouvaient revenir pratiquement au même. L'analyse dissymétrique des QA explique donc pourquoi la QA *P ou non-P ?* peut revenir au même que chacune des QT *P ?* et *Non-P ?* qu'elle contient, ce qui était l'objectif central du présent article. Cette explication annule le poids de l'argument 1 de la synonymie en faveur de la théorie alternative des QT : l'équivalence entre les questions *P ?* et *P ou non-P ?* ne prouve plus que la première ne soit qu'une forme elliptique de la seconde, dès lors qu'on peut

jonction signifiant *ou* par une particule interrogative qui lui ressemble, faisant ainsi deux questions successives sans coordination ; mais cette correction n'est pas nécessaire : on sait qu'en grec il est souvent possible de définir ce qui est « autre » (même s'il n'est pas nommé tel) comme tel par rapport à quelque chose qui suit, et non qui précède (référence anticipatrice ou « cataphore ») ; ainsi, dans *Personne d'autre mais Cassandre (Iliade XXI : 276)*, *autre* s'entend comme *autre que Cassandre*. De même, dans la QA citée, *pourquoi* veut dire : *Pour quelle raison (autre que pour voir l'outrage d'Agamemnon) ?* Cette question partielle induit la question totale existentielle : *Es-tu venue pour une autre raison que pour voir l'outrage d'Agamemnon ?* Greffée sur cette QT induite, la seconde question signifie quelque chose du genre suivant : *Si tu ne me donnes pas une autre raison de ta venue que de voir l'outrage d'Agamemnon, (es-tu venue pour voir l'outrage d'Agamemnon ?)*. Sur l'aspect apparemment répétitif de ce questionnement, imputable en partie au procédé de délayage paraphrastique, cf. 4^e beauté ci-dessous.

43. Les QA qui sont bloquées par le fait même qu'elles sont formulaires, comme *oui ou non ?*, *oui ou merde ?*, n'admettent pas de variante avec *ou* en tête : *Tu viens, * ou oui ou non ?*, *Tu viens, * ou oui ou merde ?*. Ceci témoigne du maintien de la structure fondamentale dissymétrique.

expliquer cette apparence de synonymie par des analyses sémantiques respectant la forme exacte des phrases.

Conformément à l'analyse proposée, j'ai supposé que, dans *P ou non-P ?*, la partie *ou non-P ?* était une question conditionnée, suivant le schéma : *P ? Sinon, (non-P ?)*. Si on avait interprété *ou non-P ?* comme une question à contenu conditionnel, suivant le schéma *P ? (Sinon, non-P) ?*, on aurait abouti à une interprétation du type *(Si non-P, non-P) ?*, pragmatiquement absurde, puisque la proposition *(Si non-P, non-P)* est une évidence logique indépendante de la vérité de *P* et de *Non-P* ; la variante *(Si tu ne réponds pas que P, non-P) ?* ne serait guère plus raisonnable pragmatiquement ; car répondre affirmativement à cette seconde question n'indiquerait ni que *P* soit vrai, ni que *Non-P* le soit.

On peut objecter que suivant cette analyse des QA, dans *P ou non-P ?*, la seconde partie est vainement répétitive ; car, compte tenu de l'équivalence des questions *P ?* et *Non-P ?*, la QAP, signifiant *P ? Sinon, non-P ?*, signifierait la même chose que : *P ? Sinon, P ?* ; la même question apparaîtrait deux fois, d'abord absolue, puis conditionnée par une réponse négative à elle-même. Cela serait en effet étrange. Mais, d'abord, on observe que la pure et simple succession de deux questions contradictoires, sans effet de pure et simple répétition, est une chose assez banale ; voici un dialogue où un journaliste veut forcer un homme politique à lui répondre clairement : — *Vous auriez dit que les immigrés devraient pouvoir voter aux élections municipales. Est-ce vrai, est-ce faux ? — Il s'agit d'une erreur de compréhension...* (*Le Monde*, 12-8-1981). On peut dire sans paraître simplement se répéter : *Alors, est-ce que tu viens ? Est-ce que tu viens pas ?* pour presser quelqu'un de se décider ; la simple répétition : *Est-ce que tu viens ? Est-ce que tu viens ?* ferait un effet différent⁴⁴. C'est que, comme l'analyse dissymétrique des QT le suppose (§ IV), les questions *P ?* et *Non-P ?* ne sont pas fondamentalement équivalentes, elles ne le sont qu'indirectement et conditionnellement ; *demander à savoir si P ou non-P*, c'est *demander à savoir, si P, que P (et à savoir que si P, on le sait), et à savoir, si non-P, que non-P (et à savoir que si non-P, on le sait)* ; il n'y a là aucune répétition directe et littérale ; et si on réduit l'interprétation à ses clauses essentielles (cf. clause 1), c'est-à-dire à *demander à savoir, si P, que P, et à savoir, si non-P, que non-P*, la fonction pragmatique du double questionnement polaire apparaît clairement. D'abord il oblige à répondre aussi bien dans un cas que dans l'autre ; quand on reçoit une circulaire commerciale demandant : *Désirez-vous recevoir la brochure vantant les mérites de notre brosse à reluire ?*, on se sent invité à répondre, si oui, que oui, mais dispensé de répondre, sinon, que non ; cette dispense paraîtrait écartée dans la QAP : *Désirez-vous recevoir la brochure..., ou ne le désirez-vous pas ?*. C'est la présence des deux questions *P ?* et *non-P ?* qui instaure cette symétrie entre les deux réponses positive et négative. De plus, le double questionnement implique, par la présupposition d'alternative, que des deux propositions *P* et *Non-P* l'une au moins est vraie ; il inter-

44. Le titre de Diderot *Est-il bon ? Est-il méchant ?*, plutôt qu'il ne se répète (en supposant qu'on soit forcément l'un ou l'autre), présente tour à tour comme également douteuses et plausibles deux hypothèses contraires.

dit ainsi d'envisager que la proposition *P* puisse être, au moins pragmatiquement, non pertinente ou privée de sens ; en demandant *Est-ce que votre chatte est célibataire ?*, je n'oblige pas l'interlocuteur à qualifier sa chatte de « célibataire » si elle n'a aucune fréquentation ; je risque de sembler l'y obliger, si je demande : *Est-ce que votre chatte est célibataire, ou non ?*⁴⁵. Enfin, par l'aspect limitatif de la présupposition d'alternative, le double questionnement polaire écarte d'avance toute autre réponse qu'un simple *P* ou un simple *Non-P* ; la question polaire *Alors est-ce que tu es fâché, ou est-ce que tu ne l'es pas ?* semble exclure une réponse du type : *Oui et non !* ; elle exclut de même une réponse du type : *Je suis fatigué*, qu'admettrait la question *Est-ce que tu es fâché ?* prise dans le sens de : *Est-ce que tu es fâché, ou quoi ?*.

REMARQUE SUR LA FORMULE « OUI OU NON ? ».

L'exclusion d'une tierce réponse est particulièrement sensible dans les QA appendicelles du type *Oui ou non ?*. Ces QA pourraient être qualifiées de MÉTONYMIQUES, ou DÉLOCUTIVES⁴⁶, car elles ont un sens qu'on pourrait paraphraser par *C'est « oui » ou c'est « non » ?*, où *oui* et *non*, nominalisés sans l'aide du préfixe *que*, ne peuvent être rendus nominaux que par une espèce d'emploi métonymique : *oui* et *non* représentent ici la réponse « *Oui* » et la réponse « *Non* ». L'analyse métonymique de *oui ou non ?* explique une observation d'Andrée Borillo (1978b : 223) selon laquelle on peut dire familièrement *Tu viens ou pas ?* dans le sens de *Tu viens ou non ?*, alors qu'on ne dit pas *Tu viens, oui ou pas ?* dans le sens de *Tu viens, oui ou non ?* ; Borillo note aussi que la réponse *Non !* n'est pas remplaçable par *Pas !* : — *Est-ce que tu viens ce soir ?* — **Pas !*. La question *Oui ou pas ?* est donc exclue de la même manière que la question **C'est oui ou c'est pas ?* : parce que dans un cas comme dans l'autre, *pas* devrait signifier la réponse « *Pas* » alors que *Pas* n'est pas une réponse. L'anglais présente la distribution complémentaire suivante :

- | | |
|---|---|
| 1. * <i>Will you come or no ?</i>
(Viendras-tu ou <i>no</i> ?) | 3. <i>Will you come, yes or no ?</i>
(Viendras-tu, oui ou non ?) |
| 2. <i>Will you come or not ?</i>
(Viendras-tu ou non ?) | 4. * <i>Will you come, yes or not ?</i>
(Viendras-tu, oui ou <i>not</i> ?) |

Ce paradigme, que me signale Anne-Marie Diller, s'explique par l'analyse métonymique : la forme *no* (*non*) sert exclusivement de réponse négative ; elle est donc incorrecte dans la question 1 où, en parallèle avec *Will you come*, elle devrait être une

45. L'opinion de Katz (1972 : 211), selon qui *Marie est-elle partie ?* présuppose en tant que QT, c'est-à-dire pour lui en tant que QAP (tronquée), et non simplement par nécessité logique, *Ou Marie est partie, ou Marie n'est pas partie*, me paraît donc contestable. Mais elle est difficile à falsifier, et je ne donne pas l'exemple du chat célibataire comme vraiment probant.

46. Cet usage du mot *délocutif* est commode, parce qu'il s'est répandu à partir d'une étude de Benveniste (1966), mais il est assez discutable. D'abord parce que Damourette & Pichon (1911, § 54) l'avaient défini avant Benveniste d'une manière mieux motivée (3^e personne). Ensuite parce que les expressions « délocutives » de Benveniste sont, 1. tirées d'une locution (ce que rendrait mieux le mot « délocutionnaire »), 2. métonymiques (ce que « délocutif » ne signifie pas clairement).

question ordinaire ; et elle est correcte, exceptionnellement, dans 3, parce qu'elle y est employée métonymiquement comme *yes*, qui est aussi une forme de réponse ; la forme *not (pas)*, forme ordinaire de négation, est correcte dans 2 en parallèle avec la proposition *Will you come* qui lui fournit sa base (*Will you not come*), et elle est incorrecte dans 4 parce que *Not !* n'est pas une forme de réponse, et qu'il faudrait que c'en soit une comme *yes* dans *yes or not* signifant *C'est « Yes » ou c'est « Not »*.

L'analyse métonymique implique que malgré l'apparence, *oui ou non ?* n'est pas une question alternative polaire. En effet, alors que les réponses *Oui* ou *Non* prennent des valeurs contradictoires, les propositions *C'est « Oui »* et *C'est « Non »*, au sens de *Tu réponds « Oui »* et *Tu réponds « Non »*, ne sont aucunement contradictoires : la contradictoire de *Tu réponds « Oui »* serait *Tu ne réponds pas « Oui »*, qui ne signifie pas du tout la même chose que *Tu réponds « Non »* (on peut répondre l'un et l'autre, comme ni l'un ni l'autre) ; la triple alternative *C'est « Oui », c'est « Non » ou c'est « Peut-être »* serait logiquement tout aussi cohérente. La QA *oui ou non ?* n'a l'air d'une QA polaire que parce qu'elle enferme l'interlocuteur dans un choix de réponses dont les valeurs sont contradictoires. Elle constitue un questionnement encore plus contraignant qu'une QAP ordinaire, puisqu'elle contraint non seulement le sens, mais la forme des réponses (choix entre deux mots), et écarte ainsi d'avance toute formulation peu claire ou ambiguë.

L'analyse métonymique s'étend naturellement à la QA *oui ou merde ?*, qu'on interprétera dans le sens de *C'est « Oui » ou c'est « Merde ! »*, *Est-ce que tu réponds « Oui » ou « Merde ! » ?*. Rien ne justifie de voir dans ce *merde* un synonyme de *non* : répondre *Non* à la question *Es-tu encore de mauvais poil ce matin ?* ou *Aimes-tu Brahms ?*, c'est signifier qu'on est de bon poil ou qu'on n'aime pas Brahms ; répondre *merde* n'impliquerait rien de tel, mais ce pourrait être, par exemple, marquer en opposant l'insulte à la question qu'on refuse de communiquer avec le questionneur et de lui répondre ; cette rebuffade n'est pas une réponse négative, on peut dire *merde* en aimant Brahms. A quoi bon, alors, la question *Oui ou merde ?* : en disant cela, le questionneur prend les devants ; il préfère encore un *merde* dont la conséquence est claire à un simple silence un peu plus mystérieux et moins compromettant de la part du répondeur ; il l'oblige à formuler verbalement son refus même de répondre ; si sa question est une invitation du type *Tu viens ?*, la réponse *Merde*, qui implique pratiquement le rejet de l'invitation, peut être préférée à un silence (ou à un verbiage) qui ferait traîner le questionneur dans l'incertitude ; la QA *Oui ou merde ?* peut donc trahir l'impatience de celui qui n'a même pas encore obtenu une réponse négative.

La QA *Oui ou quoi ?*, d'un usage banal selon diverses personnes (Anscombe, Bolo, Dermey) semble s'apparenter aux QA précédentes par le mot-réponse *oui*, mais contredire l'analyse délocutive par le mot *quoi*, qui n'y représente manifestement pas une réponse ; car le questionneur serait insatisfait qu'on lui réponde : *Quoi ?*. Mais on peut rétablir le lien avec l'analyse délocutive en interprétant *quoi* dans le sens de : *Ta réponse est quoi ? (= Quelle est ta réponse ?)* : *quoi* est interprété d'une manière non métonymique, mais renvoie aux réponses possibles du locuteur. Ainsi *Oui ou quoi ?* est partiellement métonymique (*oui ?*) mais entièrement métalinguistique, et

signifie : *Ta réponse est oui, ou quelle est ta réponse ?* ; elle accouple donc une QT et une QP.

CINQUIÈME BEAUTÉ.

Celle-ci est un reflet de la précédente. L'éventuelle apparence de synonymie entre *P ?* et *Non-P ?*, et entre *P ?* et *P ou non-P ?*, jointe à l'analyse dissymétrique des QA, suffit à peu près à expliquer pourquoi généralement, quand une phrase du type *P ?* est acceptable, alors la QAP correspondante *P ou non-P ?* est également acceptable. Ce n'est pas là une beauté extraordinaire, mais il vaut la peine d'en prendre note pour souligner que l'argument 2 de la correspondance syntaxique en faveur de la théorie alternative des QT n'a guère de poids : le fait qu'une certaine théorie « explique » une relation qu'on peut aisément expliquer d'une foule d'autres manières n'est un grand argument en faveur de la validité d'aucune d'entre elles — fût-ce la mienne, naturellement.

SIXIÈME BEAUTÉ : LES QA LÂCHES, ETC.

L'analyse dissymétrique montre ce qu'il y a de commun entre les QA BLOQUÉES et, à l'autre extrême, les QA qu'on appellera LÂCHES, telles que : *Ce commentaire prouve-t-il l'originalité de Mallarmé ? ou, plutôt, sa platitude ne suggère-t-elle pas de reconsidérer l'interprétation ?* (Lucinière, *Studi Francesi* 64 : 59), ou : *A-t-il la fièvre, cet homme si calme ? Ou si c'est cette lettre qui vient le torturer encore ?* (Montherlant, cité par Grevisse, 1975, § 984). Dans ces QA, la ponctuation interrogative après la première question manifeste graphiquement son autonomie sémantique ; la majuscule de *ou* dans le second exemple y manifeste, en même temps, la relative indépendance de la question conditionnelle⁴⁷. Intuitivement, ces suites ressemblent bien à des QA, quoique la première QT, posée d'abord absolument et pour elle-même, ne paraisse s'intégrer qu'après coup dans une alternative ; cf., chez Bolinger (1957 : 116), l'opposition LOOSE/CLOSE (lâche/serré) et la notion de question AFTERTHOUGHTIVE, c'est-à-dire conçue après coup. Pour répondre à ces suites de QT il suffit, comme pour une QA, de signaler laquelle admet une réponse positive. Sur ce modèle on peut même imaginer des séries de QT orales formant une alternative encore plus lâche : — *Il paraît que Leu s'est engagé, mais dans quoi ? Dans la Marine ? — Non. — Alors, dans l'infanterie ? — Non. — Alors c'est dans les paras ?* ; dans cet exemple inspiré de Bolinger, les réponses attestent que l'alternative est comprise comme une succession de questions ; de même : — *T'es fâché ? — Pas du tout ! — Ben*

47. Dans le tour de QA classique *Est-ce que P, ou si Q ?*, en marquant l'interrogation par une marque modale dans la première question et par *si* dans la seconde, on fait comme si *P ?* était équivalent à une formule du genre *Je vous demande si P*, et en vertu de cette approximation, on met le *Je vous demande* en facteur commun aux deux questions. Tout de même, cette différence notable de traitement entre les deux questions successives s'accorde assez bien avec les analyses qui, comme l'analyse dissymétrique des QA, présentent les QA comme une succession de questions.

alors quoi ?, ou encore : — *T'es fâché ?* — *Heu...* — *Alors t'es pas fâché ?* ; dans ces exemples, la dislocation est complète puisqu'il n'y a plus de coordination par *ou*, mais ils aident à comprendre le sens fondamental des QA proprement dites. Par contraste avec ces séries qui ne se présentent pas forcément d'emblée comme alternatives, mais qui le font progressivement, une caractéristique des QA bloquées est que d'emblée chaque sous-question y est présentée comme élément particulier dans un choix global, et que la présupposition d'alternative liée à ce mode de questionnement est nette d'un bout à l'autre.

Bolinger (1957 ; 118) donne des exemples de QA en anglais américain que leur forme, selon lui, force à interpréter comme lâches, et non pas bloquées : *Does he need more, or they've sent enough already have they ?*, *He needs more does he ? Or sent enough already have they ?* (à peu près : Lui en faut-il plus, ou lui en a-t-on déjà assez envoyé ?) ; la présence d'une REPRISE MODALE (tag-question) dans la première ou la deuxième sous-question de ces exemples témoigne clairement de la valeur individuellement interrogative de chacune des deux parties de la QA ⁴⁸.

Des QA lâches, on passe insensiblement à des suites telles que : *Il fait plus chaud aujourd'hui. Ou me tromperais-je ?* (Bolinger, 1957, p. 114 : *It's warmer today. Or am I mistaken ?*) ; ici la QT conditionnelle en *ou* se greffe non pas sur une autre question, mais sur une assertion ⁴⁹. Or, l'analyse dissymétrique lui convient, sans qu'aucun ajustement soit nécessaire, comme si elle s'intégrait à une QA : *Assertion de (Il fait plus chaud aujourd'hui) ; Sinon, (me tromperais-je ?)* ; le locuteur affirme d'abord qu'il fait plus chaud, puis prie l'interlocuteur de lui signaler, s'il ne fait pas plus chaud, qu'il se trompe. Ainsi la principale originalité de l'analyse que je propose des QA, à savoir l'existence d'une question conditionnelle en *ou* greffée sur une énonciation qui se suffit à elle-même, se retrouve d'une manière assez manifeste dans des suites qui ne sont plus du tout des QA ; la question *ou est-ce que je me trompe ?* peut s'analyser de la même manière dans *Il fait chaud ; ou est-ce que je me trompe ?* et dans *Est-ce que j'ai raison, ou est-ce que je me trompe ?*.

Les questions greffées en *ou* ne sont elles-mêmes qu'une classe particulière des énonciations greffées en *ou*. Soit la suite : *Elle a vingt ans ; ou en tout cas elle en a plus de seize* ; on ne rendrait qu'en partie compte de son sens, si on disait qu'elle équivaut logiquement à l'affirmation : *Elle a plus de seize ans*. En effet, la ponctuation y suggère qu'on commence, en un premier temps, par affirmer inconditionnellement *Elle a plus de seize ans* (affirmation forte), puis, en un deuxième temps seule-

48. Il se pourrait que dans certains cas une sous-question de la QA soit elle-même une combinaison d'énonciations ; par exemple, on peut imaginer que, dans l'exemple de Bolinger, la question *they've sent enough already, have they ?* soit formée par la succession d'une assertion (conditionnée par la structure de QA) et d'une question de vérification.

49. Comparer cet exemple traduit de Heine : « Parce que Monsieur Thiers a flatté le bonapartisme (...), il a conquis une popularité tout à fait extraordinaire. Ou serait-ce qu'il est devenu populaire parce qu'il est lui-même un petit Napoléon (...) ? », où Gresillon & Lebrave (1981 : 40) voient « une assertion » à laquelle la « question » qui suit « propose une alternative ».

ment, qu'on se rabat sur une assertion moins risquée en affirmant qu'elle en a « vingt ou plus de seize », ce qui revient en effet à garantir seulement qu'elle en a plus de seize (affirmation plus faible) ; l'espèce de recul dans l'affirmation que permet d'opérer ce « décrochage » énonciatif (Récanati) peut servir à suggérer, par exemple, qu'on hésite entre deux thèses plausibles dont l'une est plus forte, et l'autre plus sûre. Dans une telle énonciation d'une phrase de forme *P ou Q*, la forme *P* fait donc double emploi : fournissant d'abord la matière d'une assertion indépendante, elle fournit ensuite, sans qu'on ait besoin de la répéter, l'antécédent d'une expression coordonnée plus vaste qu'elle. Comparons maintenant les suites :

Il est mort hier. Ou avant-hier.

Il est mort ou hier, ou avant-hier.

? *Il est mort ou hier. Ou avant-hier.*

Le caractère à première vue moins plausible de la ponctuation forte dans le dernier exemple confirme que l'insertion de *ou* dans la première coordonnée empêche d'en faire une assertion autonome. Ceci n'est pas propre à *ou* : la ponctuation (comme l'intonation et la prosodie) peut suggérer, dans : *Elle a plus de seize ans ; et même plus de vingt*, qu'on fait au moyen d'une phrase unique deux énonciations successives, dont la seconde est plus forte que l'autre. Cette possibilité ne concerne pas seulement les conjonctions, c'est un fait général de la langue. On peut écrire (dire) : *Il est mort, Hier*, pour affirmer d'abord simplement qu'il est mort, puis, cette information passant au rang de thème, affirmer la date de l'événement. Cette ponctuation est assez à la mode dans la littérature qui imite les ajustements progressifs de la langue parlée.

Or, ces décrochages énonciatifs rendent possibles des espèces de décrochages référentiels. Alors que dans l'affirmation indécomposable *Ou P, ou (alors) Q* la condition disjonctive de *Q*, éventuellement représentée par *alors*, doit être précisément *non-P*, on constate que ce lien « référentiel » (pour ainsi dire) se relâche dans des exemples du type suivant : *On a de la chance que la vie n'ait pas de sens, ou pas mal d'entre nous seraient passés à côté* ; il y a bien ici greffage de *ou*, car la première proposition, *On a de la chance...*, est catégoriquement affirmée, et la reduplication de *ou* en tête dénaturerait le sens : *Ou on a de la chance..., ou...* Or, la coordonnée finale signifie clairement qu'on se trompe *si la vie a un sens* et non pas *si on a de la chance qu'elle n'en ait pas* ; ainsi, la proposition introduite par *ou* « réfère » non pas exactement à la proposition sur l'affirmation de laquelle elle est greffée, mais à une idée qui y figure sous la forme de complétive. On observe un décrochage analogue dans cette phrase de Stendhal : *Je ne dois pas me permettre de presser contre mon cœur ce corps souple et charmant, ou elle me méprise et me maltraite* (dans *Le rouge et le noir*). J'ai essayé ailleurs (1980 : 103-107) de montrer que ce genre d'analyse pragmatique permettait de comprendre les disjonctions « performatives » du type de : *Je t'ordonne de te taire, ou je te prévient que je te punirai*. Elle permet aussi de préciser et d'expliquer le sens de certaines coordinations asymétriques de *or* (*ou* en anglais) observées par R. Lakoff (1971 : 144 s.). Par exemple, Lakoff estime que la disjonction est « rhétorique » dans *Give me liberty or give me death ! (Donnez-moi la liberté, ou donnez-moi la mort !)*, parce qu'ici « le choix proposé n'est pas du tout un choix », et que la réponse qui consisterait à tuer le suppliant ne pourrait pas être considérée comme satisfaisant sa demande ; ces commentaires sont exacts, mais ils sont compatibles avec une interpré-

tation littérale et non pas rhétorique du *ou* : le suppliant supplie inconditionnellement : *Donnez-moi la liberté !* (le tuer n'est donc pas satisfaire cette première demande), et il greffe sur cette prière la prière conditionnelle : *Si vous ne me donnez pas la liberté, alors donnez-moi la mort !*, qui réfère donc au contenu de la précédente demande. En faveur de cette analyse, on notera qu'il est impossible d'insérer *either* en tête de la phrase, sous peine d'en modifier le sens en éliminant la première supplication catégorique ⁵⁰.

Ainsi le décrochage énonciatif et référentiel que je suppose dans l'analyse des QA n'est pas inventé pour les besoins de la cause ; c'est un cas particulièrement bien grammaticalisé d'un phénomène d'énonciation assez banal. S'il n'a pas été remarqué dans nombreuses analyses qu'on a faites récemment des questions, c'est peut-être en partie parce que, plus on imagine volontiers que les phrases ont des structures syntaxiques « profondes » différentes de leur forme apparente, moins on est obligé de soupçonner la complexité interne du sens.

Ce type de « décrochages » (je dois ce terme à Récanati) étant reconnu, une question comme *Do you know whether he left, or what ?* (*Sais-tu s'il est parti, ou quoi ?*), que me signale George Lakoff, ne soulève pas de difficulté particulière. Il suffit de reconnaître que la sous-question conditionnée *or what ?* se greffe non pas directement sur la question littérale *Do you know... ?* qui la précède, mais sur la question *Did he*

50. Fraser (1979) suggère que la phrase *P Smile, or I'll belt you in the mouth* (*Souris, ou je vais te cravacher la bouche*) dérive d'une structure profonde du genre *Either you smile, or else I'll belt you in the mouth* (*Ou bien tu souris, ou autrement je vais te cravacher la bouche*), grâce à une règle transformationnelle qui « efface le *either you* initial et le *else* » ; cette analyse explique le caractère conditionnel de la menace dans P. En français, elle suppose une transformation un peu plus compliquée, car pour dériver *Souris-moi* de *Ou bien tu me souris* il faudrait remplacer le clitique postverbal *moi* par le clitique préverbal *me*, et pour dériver *Veillez vous taire, ou...* de *Ou bien vous voulez vous taire, ou...*, il faudrait remplacer l'indicatif *voulez* par l'impératif *veillez*. L'analyse par décrochage pragmatique déjà appliquée ici à des structures assez variées permet d'expliquer le sens de P (*Souris ; ou (= si tu ne souris pas) je vais te cravacher la bouche*) en économisant l'hypothèse d'un effacement syntaxique de *either you* devant l'impératif. Alors que la valeur impérative de *Smile* (*Souris*) est reconnue comme littérale dans P suivant l'analyse par décrochage, dans l'analyse de Fraser, elle est suspendue, par le biais de la disjonction *Either X or Y*, à la valeur menaçante de Y (*Tu dois faire X parce que sinon je ferai un malheur*). Cette différence permet de comparer la pertinence des deux analyses. Prenons par exemple la phrase Q *Smile, or I'll give you the present you've wanted* (*Souris, ou je vais te donner le cadeau que tu as réclamé*), qui dérive selon Fraser, de R *Ou bien tu souris, ou autrement je vais te donner le cadeau que tu as réclamé*. Fraser explique l'aspect curieux de Q par le fait que « *or (else)* impose une implication négative dans la proposition qu'il introduit ». Cependant Q et R me paraissent sémantiquement différents : dans les deux cas il est entendu que tu auras un cadeau si tu ne souris pas ; mais R n'oblige pas clairement à sourire, alors que Q y oblige indiscutablement. Seule l'analyse par décrochage explique cette différence ; et elle explique l'aspect curieux de Q par le fait qu'il paraît incohérent de dire à quelqu'un de faire quelque chose (*Souris !*) tout en lui annonçant un cadeau convoité s'il ne le fait pas (...*ou (= si tu ne souris pas) tu auras le cadeau que tu as réclamé*).

leave ? (*Est-il parti* ?) qu'elle induit. La question *what* (*quoi*) est donc conditionnée par une proposition du genre : *Il n'est pas parti*. Des cas moins triviaux seront évoqués dans l'Appendice.

SEPTIÈME BEAUTÉ.

Rappelons pour finir que conformément à la suggestion de Bolinger, l'analyse dissymétrique des QA, comme toute analyse prenant en compte le fait qu'une QA est une « coordination de questions » — et non simplement une question englobant une coordination —, rend compte sans astuce de la possibilité de marquer la modalité interrogative à l'intérieur de chaque élément de la QA, comme dans *Pleure-t-il ou rit-il* ? (double inversion du sujet) ou *Je sais s'il pleure ou s'il rit* (redoublement de *si*). C'est, à vrai dire, une condition minimale de plausibilité pour une analyse des QA, mais peu d'analyses y satisfont.

VIII. Présupposition d'alternative et questions « disjonctives ».

Soit ce dialogue d'Edmond Rostand (*Cyrano de Bergerac*, I, 4) entre Cyrano et un fâcheux, où pour la clarté de l'exposé les vers sont imprimés comme de la prose et une suite de questions dites par le même personnage est imprimée en capitales :

Ou dites-moi pourquoi vous regardez mon nez. — Je... — Qu'a-t-il d'étonnant ? — Votre Grâce se trompe... — EST-IL MOL ET BALLANT, MONSIEUR, COMME UNE TROMPE ? — Je n'ai pas... — OU CROCHU COMME UN BEC DE HIBOU ? — Je... — Y DISTINGUE-T-ON UNE VERRUE AU BOUT ? — Mais... — OU SI QUELQUE MOUCHE À PAS LENTS S'Y PROMÈNE ? Qu'a-t-il d'hétéroclite ? — Oh !... — Est-ce un phénomène ?

Suivant une interprétation au moins possible de ce dialogue, les QP *Qu'a-t-il d'étonnant* ? et *Qu'a-t-il d'hétéroclite* ? sont « existentielles » en ce sens qu'elles impliquent contextuellement les QT d'existence *A-t-il quelque chose d'étonnant* ? et *A-t-il quelque chose d'hétéroclite* ?, par quoi elles sont parallèles à *Est-ce un phénomène* ?. Dans ce contexte, comme les quatre QT capitalisées, liées par *ou*, reviennent à demander si le nez de Cyrano a telle ou telle particularité étonnante, il est clair qu'elles ne présupposent pas forcément qu'au moins une des quatre propositions qu'elles questionnent est vraie ; le questionneur semble au contraire suggérer qu'elles sont toutes fausses. Ainsi plausiblement dépourvue d'une partie au moins de la présupposition d'alternative, cette suite de questions de forme *P ? ou Q ? R ? Ou si S ?* peut ne former ni une QA, ni une suite de deux QA ; et pourtant, par son sens et surtout par sa forme (notamment par la forme typique en *ou si*), elle ressemble beaucoup à ce qu'on a étudié ici sous le nom de questions alternatives. Soit encore cette question, que je me suis entendu dire : *Est-ce que jui donne un yaourt ou un petit suisse ou quoi que ce soit* ?, et qui revenait à demander s'il fallait donner quelque chose tout en suggérant notamment que ce soit un yaourt ou un petit suisse ; la sous-question *ou quoi que ce soit* éliminait clairement par sa forme la présupposition d'alternative, car la question *Est-ce que jui donne quoi que ce soit* ? implique forcément la question *Est-ce que jui donne quelque chose* ?, qui laisse la porte ouverte à la réponse *non*,

laquelle implique une réponse également négative aux deux sous-questions précédentes. Cet exemple appelle donc la même remarque que celui de Rostand. De même en disant *Est-ce que quelqu'un veut du thé ? Toi, ou vous peut-être ?*, on peut fort bien admettre l'éventualité que personne ne veuille de thé (le *peut-être* de la seconde sous-question peut tendre à éliminer la présupposition que quelqu'un en voudra) ; mais de plus, clairement, on peut très bien admettre l'éventualité que les deux personnes veuillent du thé (la présupposition qu'une seule peut vouloir du thé donnerait à la question un air d'impolitesse qu'elle n'a pas). Voilà donc une question du type *P ? ou Q ?* qui semble bien apparentée aux QA, et qui ne comporte aucun des deux éléments de la présupposition d'alternative. (Outre le contexte, l'intonation lève généralement l'ambiguïté ; cf. ci-dessus).

De tels exemples, oubliés dans la plupart des analyses formalisées des QA, sont monnaie courante dans la conversation. Ils montrent que les QUESTIONS ALTERNATIVES proprement dites ne sont qu'une espèce particulière de la classe plus générale de ce qu'on peut appeler les QUESTIONS DISJONCTIVES. L'analyse dissymétrique proposée pour les QA au § VI vaut pour l'ensemble des questions disjonctives : on peut donc la répéter ici :

SIGNIFICATION DES QUESTIONS DISJONCTIVES : La question disjonctive *P ou Q ?* signifie ordinairement *P ? si non-P, (Q ?)*, ou encore : *P ? si tu ne réponds pas que P, (Q ?)*.

On complétera cette analyse par la distinction suivante :

QUESTIONS DISJONCTIVES ALTERNATIVES ET NON ALTERNATIVES : Une question disjonctive est « alternative » s'il est présupposé qu'une et une seule des propositions qu'elle met en question est vraie ; sinon, elle est « non alternative ».

On avait noté au § VI que l'analyse dissymétrique des QA n'avait pas l'avantage d'expliquer ou de « prédire » la présupposition d'alternative de ces questions ; mais on s'aperçoit, en considérant l'ensemble des questions disjonctives, que cet avantage apparemment recherché par Karttunen et Peters (1976) n'en est pas un, puisque certaines questions disjonctives possèdent la présupposition d'alternative (celles qu'on appelle justement « alternatives »), mais que d'autres ne l'ont pas.

En poussant dans cette voie, on peut se demander pourquoi la présupposition d'alternative ne serait pas dissociable en ses deux composants, à savoir la présupposition de disjonction suivant laquelle au moins une proposition est vraie, et la présupposition d'incompatibilité suivant laquelle si l'une est vraie, les autres sont fausses. Si on prend le terme de présupposition dans un sens large, recouvrant tout ce qui peut paraître, en fonction du contexte et des circonstances, comme plus ou moins nettement postulé par le parleur, l'existence de questions disjonctives munies seulement de la présupposition de disjonction, ou seulement de celle d'incompatibilité, semble peu discutable : on peut dire *Veux-tu du sel, ou veux-tu du poivre ?* à quelqu'un qui tend sa main vers les épices, en présupposant qu'il veut au moins l'un des deux, et sans présupposer qu'il ne veuille que l'un des deux ; on peut dire *Veux-tu une tasse, ou veux-tu un bol ?* à quelqu'un dont on n'est pas sûr qu'il veuille boire, mais qui, s'il veut un récipient pour boire, n'en voudra sûrement qu'un.

Finissons sur du sucré. Dans une communication personnelle (mars 1980), Bolinger soulève la difficulté suivante :

« Il me vient à l'esprit une chose que je n'avais pas envisagée dans mon article ni dans *Interrogative Structures*, et c'est le besoin d'admettre des *et* sous-entendus (« subtended *ands* ») dans les QA à plus de deux membres. Par exemple, en réponse à *Voulez-vous des cerises, des fraises ou des prunes ?*, le parleur n'exclut pas nécessairement une réponse positive à deux membres de l'alternative ; il serait normal, et aucunement inattendu, que la réponse soit *Je prendrai des fraises et des cerises*. Si le répondeur voulait des trois, il modifierait probablement la forme de sa réponse en disant quelque chose comme : *J'aimerais avoir des trois, si ça ne vous ennuie pas*. Pour rendre sa question précise, le questionneur devrait poser une question du genre : *Voulez-vous des cerises, des fraises, des prunes, des cerises et des fraises, des fraises et des prunes, ou des cerises et des prunes ?*. Plus il y a de membres dans l'alternative, plus il y a de possibilités de *et* sous-entendus. Je ne vois pas là une difficulté insurmontable, mais j'imagine que ça compliquerait quelque peu la situation. »

En admettant — ce qui n'est pas évident pour moi — que la question discutée par Bolinger puisse être considérée comme bien formulée si elle signifie bien exactement la même chose que la paraphrase qu'il en donne, je reconnais qu'elle fait en effet difficulté pour mon analyse. Deux remarques, toutefois, contribueront peut-être à l'éclaircir un peu sans postuler l'existence de *et* sous-jacents, c'est-à-dire de sous-questions contenant un *et* élidées : 1. On peut jouer sur l'ambiguïté pragmatique d'une proposition comme *Vous voulez des cerises*, qui peut signifier *Vous voulez des cerises (au moins)* ou *Vous voulez seulement des cerises* ; mais je ne vois pas comment combiner avec cette hypothèse compliquée la définition dissymétrique des questions disjonctives de manière à obtenir exactement l'effet symétrique signalé par Bolinger. 2. L'exclusion de la réponse *Je veux des trois !* pourrait résulter d'une espèce d'implication « conversationnelle » (Grice) : poser la question de Bolinger, c'est inviter à choisir — fût-ce plusieurs produits —, mais tout choisir n'est plus choisir, par le même principe qui veut que dans une « anthologie » des poésies de Victor Hugo, il manque au moins une poésie de Victor Hugo.

En resituant les QA bien typées au milieu des autres questions disjonctives à pré-suppositions variables, on voit mieux encore à quel point la théorie alternative qui réduit les questions totales aux QA polaires est décidément peu éclairante du point de vue du sens. Pour comprendre les unes et les autres, il vaut mieux, vraiment, que le chien remue la queue ⁵¹.

51. Yvonne Bordelois a objecté oralement à mon analyse des QA, suivant laquelle on pourrait combiner des QT pour former une QA ou une QAP, l'observation suivante : la QAP *Est-ce que Lucien est arrivé le dernier, ou non ?* ne peut absolument pas signifier *Est-ce que c'est Lucien qui est arrivé le dernier, ou non ?*, alors que la QT *Est-ce que Lucien est arrivé le dernier ?* peut à la rigueur (moyennant une intonation appropriée) signifier *Est-ce que c'est Lucien qui est arrivé le dernier ?*. Ainsi une QT à sujet focal ne pourrait pas former une QAP par l'adjonction de *ou non ?*. Cette observation, quoique non évidente peut-être, me paraît juste,

Appendice

Diversité des questions alternatives

L'analyse proposée au § V vaut pour les questions « alternatives » typiques les plus simples, mais dans bien des cas, dont la liste est ouverte, et dont je ne donne ici qu'un minuscule aperçu, elle ne va pas sans ajustement.

Dan Sperber me signale qu'on trouve souvent dans les romans satiriques d'E. Waugh des suites du genre : *Don't you think she is gorgeous or don't you ? (Ne trouves-tu pas qu'elle est superbe ? ou ne (le) trouves-tu pas ?)*. Cette suite fait un effet voisin de ce que donnerait : *She is gorgeous, isn't she ? or isn't she ?* ; ici la première occurrence de *isn't she ? (hein ?)*, contre-questionnant l'assertion précédente, forme avec elle un tout (assertion complétée par une demande de confirmation), et c'est sur la proposition à confirmer (*Elle est superbe*) que se greffe la disjonction (*ou = si elle ne l'est pas ou si tu ne réponds pas qu'elle l'est*). De même, dans l'exemple de Sperber, on est obligé d'interpréter la première question comme une demande de confirmation, paraphrasable en gros par *Tu trouves qu'elle est superbe, n'est-ce pas ?* et c'est sur la proposition à confirmer (*Tu trouves qu'elle est superbe*), induisant d'ailleurs peut-être la proposition *Elle est superbe*, que se greffe la disjonction. Un tel phénomène n'est pas propre aux QA : dans *N'ai-je pas quatre pattes comme tout le monde ? Sinon comment aurais-je pu arriver jusqu'ici ?*, le *non* de *sinon* vaut à peu près *Je n'ai pas quatre pattes...*, donc la proposition implicite niée par le *non* est à peu près *J'ai quatre pattes...*, c'est-à-dire la proposition qu'on vient de demander de confirmer.

Soit la QA *Isn't it good or don't you agree with me ?* (Bolinger, 1957 : 121 : *N'est-il pas (vrai que c'est) bon ou n'êtes-vous pas d'accord avec moi ?*), qui est apparentée aux précédentes. Ni la proposition *C'est bon*, ni sa contradictoire *Ce n'est pas bon*, ne sont supposées incompatibles avec la proposition *Tu n'es pas d'accord avec moi (que*

mais elle ne concerne pas seulement les questions. Ainsi l'interprétation focale de *Lucien* me paraît absolument exclue dans *Que Lucien arrive le dernier ou non, ça m'est égal*, quoique admissible dans *Que Lucien arrive le dernier, ça m'est égal*. Ces deux observations me semblent explicables par l'hypothèse suivante : dans ces constructions, *non* ne correspond pas à la proposition précédente tout entière, mais seulement à son groupe verbal, et est donc plutôt « pro-verbal, plutôt que propositionnel, de *non* dans ces phrases, est à rapprocher du fait qu'en français *le dernier, ou non ?*, le mot *non* vaut le groupe verbal *n'est pas arrivé le dernier* et non la proposition *Lucien n'est pas arrivé le dernier* ; l'expression *Lucien*, non représentée dans le second membre de la QAP, y est donc forcément thématique ; elle doit donc l'être aussi dans le premier membre. Cette interprétation de ces emplois de *non* pourrait aussi expliquer l'impossibilité de répéter *que* dans *Qu'il vienne ou (que) non, ça m'est égal* : la conjonction *que* ne peut pas être suivie de cette représentation de groupe verbal sans sujet que serait ici *non*. Le statut syntaxique verbal, plutôt que propositionnel, de *non* dans ces phrases est à rapprocher du fait qu'en français la négation *ne pas* s'intègre au groupe verbal, *ne* étant même clitique du verbe. Cependant, cette analyse ne vaut pas de tous les emplois de *non*, notamment de ceux où il commute avec *oui*. Quoiqu'il en soit, il est probable que l'observation de Bordelois pose un problème concernant la syntaxe de *non* plutôt que celle des questions alternatives.

c'est bon) : la présupposition d'alternative telle que je l'ai définie au § V ne s'applique donc pas littéralement ici, même en tenant compte du caractère tendancieux de la première sous-question (c'est-à-dire en remplaçant une proposition par sa contradictoire) ; pourtant on sent bien qu'il y a une alternative, mais elle est plutôt du genre : *Ou tu es d'accord (que c'est bon), ou tu ne l'es pas*. Ceci est lié à une valeur indirecte de la première sous-question. La valeur d'une question est tout naturellement solidaire (rétroactivement) de la valeur des réponses qu'elle provoque, pour peu qu'elle l'anticipe. Par exemple, comme affirmer *Tu peux sortir* peut être un moyen d'autoriser quelqu'un à sortir, la question *Est-ce que je peux sortir ?* peut être indirectement une demande d'autorisation (valeur marquée plus ou moins nettement par le morphème *puis* dans *Puis-je sortir ?*) ; comme affirmer *Vercingétorix fut couronné en 60* peut être une manière de montrer que je sais que Vercingétorix fut couronné en 60, demander *Est-ce que Vercingétorix fut couronné en 60 ?* ou *Quand fut-il couronné ?* peut être une manière de m'inviter indirectement à montrer si je le sais ; le questionneur peut savoir ce qu'il en est, mais pour perdre son utilité générale et primaire (savoir si P en demandant si P), la question n'en reste pas moins une véritable question, détournée qu'elle est vers un objectif dérivé. Or, dans *Isn't it good or don't you agree with me*, celui qui demande si ce n'est pas bon ne prétend pas apprendre par la réponse si ça l'est, puisqu'il présuppose manifestement, notamment par le verbe *agree*, que son avis est déjà arrêté (c'est bon !) ; mais compte tenu de la subjectivité largement reconnue des appréciations du genre *C'est bon*, en disant *C'est bon* on peut informer les autres autant ou plus sur soi-même et ses goûts que sur la chose appréciée ; et par là on peut signifier indirectement qu'on est en accord, ou en désaccord, avec le destinataire. On peut donc demander *Est-ce bon ?* pour connaître, essentiellement, l'avis, le goût, la position, du questionné (plutôt que pour connaître simplement la qualité objective de l'objet apprécié) ; et on peut viser plus précisément, par une question tendancieuse, à obtenir une réponse positive valant marque d'accord (pour le plaisir, peut-être, de n'être pas seul de son goût et de partager). Donc la QT *Isn't it good ? (N'est-ce pas bon ?)*, qui signifie bien, littéralement, ce qu'elle a l'air de signifier, vaut indirectement la QT *N'êtes-vous pas d'accord avec moi ?*, c'est-à-dire une demande d'accord (du point de vue esquissé ici, le passage de la variante 1 à la variante 2 de la définition des QA proposée au § V paraît naturel). Ceci nous ramène au problème précédent (« excès » de négation) : dans le second membre de l'alternative, on sous-entend comme condition de la question le contenu propositionnel de la question précédente, qui est « tendancieuse », et non sa contradictoire ; mais ici cette question précédente est la demande d'accord, induite, et non la question littérale qui l'induit.

Contrairement aux précédentes, les QA du type humoristique stéréotypé *Is it good, or is it good ? (C'est bon, ou c'est bon ?)* que me signale Bolinger sont le type même de la QA telle qu'elle est définie au § V. En présupposant *P* ou *P*, c'est-à-dire *P*, le questionneur enferme le questionné dans une pseudo-alternative où le choix n'en est pas un (la réponse est forcée, un peu comme dans l'astuce enfantine *De quelle couleur était le cheval blanc d'Henri IV ?* présupposant la réponse *Blanc*). Le présupposé complémentaire selon lequel des deux propositions *P* et *P* une seule est vraie (donc une ne l'est pas) ajoute à la QA une dose d'absurdité ornementale.

Soit la QA *Est-ce qu'il est là ou est-ce que tu ne veux pas me répondre ?* (cf. Bolinger 1957 : 121 : *Is he there or won't you tell ?*). Suivant l'analyse du § V, la présupposition d'alternative devrait être à peu près : ou bien il est là et tu ne veux pas dire s'il est là, ou bien il n'est pas là et tu veux bien dire s'il est là. Il me paraît douteux que la question impose cette présupposition. Peut-être la seconde sous-question signifie-t-elle à peu près : *Si tu ne me dis pas s'il est là, est-ce que tu ne veux pas me dire s'il est là ?* ; l'antécédent ellipsé de *ou* (= *sinon*) serait donc *Tu me dis s'il est là, ou Tu veux bien me dire s'il est là*, et la présupposition d'alternative, si elle existe, pourrait être du genre : *Ou tu veux bien me dire s'il est là (tu me dis s'il est là), ou tu ne veux pas*. Cette interprétation suppose peut-être que la question en *ou* est « afterthoughtive », c'est-à-dire conçue après coup, et qu'elle projette une alternative qui n'était pas ouverte dès la première question.

Pour expliquer que les questions partielles ne puissent figurer qu'en finale de QA, j'ai observé (2^e beauté) qu'une question partielle ne fournit pas directement un contenu propositionnel complet (puisqu'elle porte sur une proposition incomplète à préciser) ; mais par des détours comme ceux qu'on vient de voir, on peut contourner mon « explication » et imaginer une foule de contre-exemples à la prétendue contrainte de position terminale des questions partielles. Belnap & Steel (1976 : 90-91) discutent, entre autres exemples, de celui-ci : *How can one get from here to Detroit by plane, or how can one get there by automobile ? (Comment est-ce qu'on peut se rendre d'ici à Detroit par avion, ou comment est-ce qu'on peut s'y rendre en auto ?)*. Il me semble que sur cet exemple hors contexte on peut imaginer plusieurs conditionnelles susceptibles de correspondre au *ou* (*sinon*), par exemple : *si on ne peut pas se rendre d'ici à Détroit par avion* (cf. exemples suivants), *si vous ne pouvez pas répondre à cette question*, etc. Il me semble aussi que cette question peut ne pas être « alternative » au sens strict, et qu'elle peut être simplement « disjonctive » (cf. § VIII) ; le questionné peut notamment répondre aux deux questions partielles sans avoir forcément l'air de rejeter quelque présupposé. Soit encore cette phrase de Musset (cité par Brunot 1936 : 492).

... lequel est écrit dans ses yeux,

Du stupide ou du lâche, ou si c'est tous les deux ?

La première question, partielle, y vaut à peu près la question alternative *Est-ce le stupide qui est écrit dans ses yeux, ou est-ce le lâche ?* ; et comme elle, conformément à la présupposition d'alternative, elle présuppose notamment *Un seul des deux est écrit dans ses yeux*. La QT finale *ou si c'est tous les deux ?* paraît être greffée sur le contenu de cette présupposition, dont elle implique remise en question — après coup — au sein d'une QA d'un niveau supérieur ; une telle remise en question suppose bien l'autonomie préalable du premier membre (pour se renier, il faut d'abord avoir avancé quelque chose), chose aisément concevable dans l'analyse dissymétrique, et justifie bien la notion d'« afterthoughtive » (Bolinger : « conçu après coup »). Une analyse comparable semble convenir aux QA *When did they go, or didn't they ? (Quand sont-ils partis, ou ne sont-ils pas partis ?* et *How did he do it, or wasn't there time ? (Comment l'a-t-il fait, ou n'a-t-il pas eu le temps ?)*, communiquées par Bolinger.

Dans P *Did John leave, or didn't you notice ? (Est-ce que John est parti, ou est-*

ce que tu n'as pas remarqué ?), s'il y a alternative, elle ne se situe évidemment pas entre les propositions *Il est parti* et *Tu n'as pas remarqué si (ou : que) il est parti*.

Cette observation est « inexplicable », suivant R. Lakoff (1971 : 146-147), hors de l'hypothèse de la Sémantique Générative suivant laquelle toute question du type *Pleut-il ?* a une structure syntaxique profonde du type *Je vous demande s'il pleut*, où le verbe « abstrait » *demande* serait « effacé » par une règle transformationnelle défigurant la phrase. Plus exactement, dit R. Lakoff, l'exemple P montre qu'une question *S ?* « a une structure sous-jacente un peu plus complexe » du genre *I request that you give me information so that I can learn/know whether S* (*Je requiers que tu me donnes de l'information en sorte que je sache/apprenne si S*). Pour montrer comment cette hypothèse explique l'alternative de P, R. Lakoff reconstitue donc ainsi le sens littéral de cette phrase : *Can you tell me the answer to the question « Did John leave », or (because you didn't notice) are you unable to give me this information ?* (*Peux-tu me dire la réponse à la question « Est-ce que John est parti », ou (parce que tu n'as pas remarqué) es-tu incapable de me donner cette information ?*). En admettant que cette interprétation, si elle était correcte, ne pose plus en elle-même aucun problème d'interprétation (ce dont je doute), je me contenterai d'observer qu'elle n'est pas conforme, sur un point décisif, à l'hypothèse qu'elle prétend illustrer ; en effet, appliquant (à peu près, du reste) cette hypothèse au premier membre de la QA (*Est-ce que John est parti ?*), elle omet, et pour cause, de l'appliquer au second (*est-ce que tu n'as pas remarqué ?*) qu'elle manipule d'une manière toute différente ; car suivant le principe qu'elle affiche, la seconde question devrait signifier *Je requiers que tu me donnes de l'information en sorte que je sache / apprenne si TU N'AS PAS REMARQUÉ*. Si R. Lakoff avait manipulé la seconde question exactement de la même manière que la première, cela donnerait l'interprétation suivante de P : *Peux-tu me dire la réponse à la question « Est-ce que John est parti », ou peux-tu me dire la réponse à la question « Est-ce que tu n'as pas remarqué »*. Mais quand on pose la question P, on ne suppose pas normalement une alternative entre les propositions *Tu peux me dire la réponse à la question « Est-ce que John est parti »* et *Tu peux me dire la réponse à la question « Est-ce que tu n'as pas remarqué »*. Ainsi, la disparité observée entre les deux membres apparents de la QA étudiée serait transposée, mais nullement supprimée par l'hypothèse d'un verbe performatif effacé. Heureusement, contrairement à ce qu'affirme R. Lakoff, d'autres explications que celle supposant un verbe abstrait effacé sont concevables, et notamment celle d'un décrochage pragmatique d'un membre à l'autre de la QA. Ainsi, pour prendre l'exemple analogue *When was Churchill born, or don't you know ?* (*Quand est-ce que Churchill est né, ou est-ce que tu ne sais pas ?*) discuté par Lang dans Hiz (1978 : 308 sv.), on peut notamment imaginer qu'il s'y passe à peu près la même chose que dans l'exemple *Is he there or won't you tell ?* discuté ci-dessus. Peut-être aussi peut-on dire que la question *When was Churchill born ?* peut impliquer ici la question *Do you know when Churchill was born ?*, et que la QT suivante se greffe sur cette première QT impliquée. Lang (mêmes pages) discute aussi la question *When was Churchill born, or do you know ?* (*Quand..., ou est-ce que tu sais ?*), qui me paraît plus difficile à expliquer si c'est vraiment une QA alternative, et non simplement disjonctive : cf. note 37 ci-dessus) ; sans argument, il estime que *or do you know ?* n'y est pas « une véritable disjonction » (« a genuine disjunct »), mais que c'est une simple reprise (« tag ») : ainsi, sans même avoir essayé

d'expliquer la présence du *or* disjonctif, il le liquide, comme pure apparence (ce qui ne l'empêche pas d'esquisser en note 18 un rapprochement de cette « reprise » avec des conditionnelles) ; quoi qu'il en soit de l'analyse exacte de cette question disjonctive, il semble bien que, comme dit Lang, en demandant *When was Churchill born ?*, le locuteur présuppose que l'allocataire sait la réponse, et qu'ensuite, venant à douter du bien fondé de cette présupposition, il la « garde » (« guards », au sens d'Åqvist 1965, à propos de questions conditionnelles).

On pourrait multiplier les exemples nécessitant chacun un ajustement spécifique de l'analyse. Disons simplement avec Bolinger (1957 : 121) que « les relations sémantiques possibles entre membres d'une alternative sont inépuisables ». Ceci revient, ici, à reconnaître que le seul invariant sémantique de la seconde question dans une QD (alternative ou non) *P ou Q ?* est : *Sinon, Q ?*, où la valeur du *non*, à part la négation qu'il exprime, n'obéit peut-être à aucune règle rigoureusement précise. Après tout ce n'est pas surprenant, car de même, quand on prononce simplement le mot *Non*, aucune règle grammaticale précise ne permet de déterminer exactement et à tout coup ce qu'on nie.